

Cette farce de vie

comédie en 4 actes de Michel Loquy

Distribution : Baron Aurélien de Chavignac, maître des lieux
 Valérie, gouvernante et infirmière
 Docteur Albert Maistriaux
 Olga de Chavignac, cousine d'Aurélien
 Lilith
 Saint Pierre
 Anne Gardon, maîtresse d'Aurélien
 Philibert, cousin d'Aurélien
 Berthe, épouse du précédent
 Anastasie et Félicienne, petites nièces d'Aurélien
 Gaétan, Sophie et une dizaine d'enfants naturels d'Aurélien

Acte I

La scène représente une chambre à coucher et une antichambre séparées par une cloison. Dans les deux pièces, mobilier Louis XV et tableaux de maîtres. Dans l'antichambre, porte à gauche donnant sur l'extérieur, porte du fond donnant sur le reste de l'appartement. Deux chaises et un portemanteau sur pied. Dans la chambre, un lit somptueux à droite et de profil avec, à sa tête, une table de nuit coiffée d'un téléphone et couverte de médicaments, une autre, surmontée d'un appareillage électrique. Au mur derrière lui, un parlophone. A gauche, un fauteuil et une chaise, et contre le mur, un secrétaire orné d'une balance de précision. Porte d'entrée de la chambre dans la cloison. Aurélien de Chavignac, cinquante ans, élégant, profil conforme au stéréotype du nom à particule, est assis dans son lit, confortablement calé contre des coussins et oreillers. Il est plongé dans la lecture d'un livre apparemment très drôle car on entend de temps en temps un rire bref s'échappant de ses lèvres pincées. Entre Valérie qui cumule les emplois de gouvernante et d'infirmière. Elle ne donne l'image ni de l'une ni de l'autre fonction. Elle porte une minijupe et un corsage moulant qui donnent à sa silhouette une jeunesse démentie par un visage sans grâce, prématurément ridé et rendu plus austère encore par une paire de lunettes en écaille. Elle tient en main des documents enfermés dans une grande enveloppe brune.

Aurélien : Ecoutez ça, Valérie! La définition des "calendes grecques" par un potache de douze ans : jours qui n'existent pas dans le calendrier romain, d'où l'expression "renvoyer aux calendes grecques". (Il rit) Ça ne fait pas s'envoler l'accent circonflexe de votre bouche, apparemment!

Valérie (sinistre) : Le protocole, Monsieur!

Aurélien (qui n'a pas compris) : Pas de protocole, Valérie! Vous savez que j'ai horreur de ça! Suivre une étiquette, c'est mettre une redingote à la vie.

Valérie : Le protocole médical, Monsieur!

Aurélien (guilleret) : Ah! bon (Il rit) Les résultats du dernier encéphalogramme sont inscrits sur votre visage, ma chère Valérie. Laissez-moi deviner : extension de la tumeur cérébrale avec métastases qui se promènent un peu partout, c'est ça?

Valérie : C'est à peu près ça, Monsieur!

Aurélien : Et ça suffit pour vous mettre les yeux et le sourire en berne ! Allons, Valérie, ce rapport n'est triste que si je le trouve triste. Reconnaissez que c'est tout de même moins important que ce premier jour de printemps qui nous arrive du sud avec une bonne petite brise à faire s'incliner jusqu'à terre l'herbe neuve de la

pelouse. Je l'ai vue tout à l'heure du haut de mon balcon. Et ça faisait des millions de petits saluts rythmés comme ceux des laquais de mon trisaïeul Adhémar de Chavignac. Mettez ça au pied de mon lit et apportez-moi une bouteille de Pommard.

Valérie : Monsieur sait qu'il doit s'abstenir de vin. Les médicaments ne sont pas compatibles...

Aurélien (coléreux) ...et débarrassez-moi ma table de nuit de toutes ces drogues. Je ne suis plus un malade, je suis un mort en sursis.

Valérie : Je ne m'habituerai jamais à votre humour, Monsieur.

Aurélien : Très noir, je sais. Couleur de la mort qu'il nargue. Elle n'est pourtant pas si terrible! C'est l'idée qu'on s'en fait qui impressionne. Dixit à peu près Montaigne. Et je l'ai frôlée tant de fois dans ma polissonne de vie qu'elle m'est devenue familière et qu'elle a fini par me suivre comme mon ombre. (Sans amertume) L'ombre va rattraper la lumière et la dissoudre. Je ne serai plus qu'une ombre, Valérie (Il se drape dans une couverture et se dresse sur le lit) une ombre qui viendra hanter vos nuits et vous poursuivra jusqu'à ce que vous ne soyez plus qu'une ombre, vous aussi!

Valérie : Vous me faites peur, Monsieur!

Aurélien (se recouche) : Voilà la représentation que je me fais de la mort. Et ça ne vaut ni une larme ni un faire-part, croyez-moi.

Valérie : Mais que va dire le docteur Maistriaux s'il ne trouve plus sur votre table de nuit le dantrium et la dépakine?

Aurélien : Il dira que vous me négligez.

Valérie : Oh!

Aurélien : ...que vous me précipitez vers la tombe.

Valérie : Monsieur!

Aurélien : ... que mon Pommard est velouté et gouleyant et que c'est le seul médicament pour quiconque n'a plus rien à attendre de la pharmacopée.

Valérie : Je...je vous regretterai, Monsieur!

Aurélien (jouant la comédie) : Ecrivez-le sur ma tombe, Valérie. Un ex-voto en lettres dorées sur du faux marbre froid entre deux roses en plastique. Je penserai à vous en le regardant de là-haut.

Valérie (rêveuse) : Vous étiez si drôle, Monsieur!

Aurélien : Tout le monde en conviendra, je pense!

Valérie : ...si farceur!

Aurélien : Mes victimes s'efforceront de le faire oublier, Valérie!

Valérie : Avec vous, les journées étaient toutes si différentes!

Aurélien : C'est surprenant d'entendre parler de soi à l'imparfait.

Valérie : Pardonnez-moi, Monsieur, ça m'a échappé.

Aurélien : C'est naturel : l'imparfait et le présent auront, dans quelques jours, la même finale : une finale que je veux à ma mesure : dé-me-su-rée. (debout sur son lit) Ah! restez terrés au plus profond de votre repaire, messieurs les faux-culs, les intrigants, les prévaricateurs, les escrocs de haut vol, les politiciens corrompus, les monnayeurs de pouvoir, les étrangleurs du petit peuple. Robin des Bois affûte sa dernière flèche, Zorro, la pointe de son épée. Ils vont sortir de l'ombre et ... (victime d'un étourdissement, il chancelle; Valérie prévient sa chute)

Valérie : Monsieur, soyez raisonnable (Elle l'aide à se recoucher)

Aurélien : Raisonnable! Dans un monde de déraison, d'iniquité, de passe-droits, de...

Valérie : Taisez-vous. Vous êtes le maître, cela va de soi... sauf dans le domaine médical où le docteur Maistriaux m'a donné les pleins pouvoirs.

Aurélien (dans un souffle) : Allez me chercher les coupures de journaux de 86. (Valérie se dirige vers la porte)... et la bouteille de vin.

Valérie : Dans l'état où vous êtes, ce serait du suicide!

Aurélien : La belle affaire!

Valérie : Vous oubliez votre dernière flèche! Elle n'est pas encore aiguisée.

Aurélien : Je trouverai l'inspiration au fond de mon verre.

Valérie : Je vous aurai prévenu!

Aurélien : Vous voulez que je vous signe une décharge de responsabilités?

Valérie : Vous vous moquez! (Elle sort)

(Sonnerie du téléphone; Aurélien décroche)

Aurélien : Allô! (Un temps) Attendez : je prends note...vous dites : un directeur qui vous poursuit de sa vindicte, sans motif...il vous envoie un inspecteur...un ami à lui...demain matin à huit heures trente, c'est noté...Il a dit qu'il vous briserait?... il va tomber sur un os, croyez-moi, un os en béton armé...adresse de l'institut : Saint-Joseph, 22, boulevard des Capucins, je connais, oui... signalement de l'inspecteur : quarante-cinq ans, chauve, fine moustache, parfait...sa voiture : BMW décapotable...Venez me voir cet après-midi, à quinze heures. Je tiens à rencontrer mes clients avant d'agir...vérifier si leur tête est celle d'un honnête homme...mes connaissances en morphopsychologie et mon flair suffisent en général. Munissez-vous de votre déclaration d'impôts de l'an dernier... pour que je puisse fixer mes honoraires : un demi pour cent du salaire annuel net. Dans l'enseignement, ça doit représenter, au pire, une visite chez le dentiste...à la différence que la dent, ce n'est pas à vous que je l'arracherai... Hélas! non, Monsieur, ce n'est pas remboursé par la Sécurité sociale. Pas encore. A tout à l'heure.

(Il raccroche le récepteur puis compose aussitôt un numéro) Antoine, il y a vraisemblablement un petit travail pour toi : intercepter un inspecteur qui se rend demain matin à huit heures trente au collège Saint-Joseph...Tu connais?...Apparemment abus de pouvoir...tu lui fais très peur, oui...pas de brutalités, c'est contraire à mes principes...il te remet un double de son rapport d'inspection...positif évidemment. Je reçois la victime cet après-midi, je t'envoie les détails et te confirme par fax ton intervention... Un petit déguisement, c'est plus prudent et surtout plus amusant : moustache et verres fumés, ça suffira. Au revoir, Antoine.

(Valérie entre, portant sur un plateau, une bouteille, un verre, un tire-bouchon et, sous le bras, un album)

Valérie : Vous avez retrouvé une partie de vos jolies couleurs, Monsieur!

Aurélien : Le Pommard me rendra celles qui me manquent, Valérie!

Débouchez la bouteille. Le docteur Maistriaux sera là dans dix minutes : nous trinquerons ensemble.

Valérie : (qui s'exécute) S'il est soucieux de votre santé, il refusera de boire.

Aurélien : Le docteur, oui. Maistriaux, non. Devant un Pommard 1976, il sera comme un cabot devant un os qu'on lui présente : il salivera. Puis il promènera son long nez au-dessus du nectar, fermera les yeux et me dira : "Ah! Aurélien, il n'y a que votre cave qui recèle de pareils trésors." Là-dessus, je lui promettrai de lui léguer toutes mes bouteilles à la condition expresse qu'il me laisse mourir en paix.

Valérie : C'est du chantage, Monsieur! (Elle dépose le plateau sur la table de nuit)

Aurélien : Non, un simple échange de civilités. Valérie, lisez-moi mon année 86, lentement, que je la savoure une dernière fois. Ce fut une bonne année (Il prend la bouteille de Pommard en main)... somptueuse, presque immortelle.

(Valérie s'assied au pied du lit et ouvre l'album)

Valérie (lisant) : Le trois mars. Une incroyable imposture au théâtre de l'Europe. (Aurélien sourit) On y jouait "Le Roi se meurt" d'Eugène Ionesco. Quelques minutes avant le lever du rideau, un individu...

Aurélien : Manque de tact!

Valérie : un...homme...

Aurélien : Respectez le texte de l'auteur, Valérie! Un individu...La suite!

Valérie (reprenant) ...un individu qui se faisait passer pour le prince de Transsylvanie a pris place dans la loge royale. Le directeur, abusé par la ressemblance frappante de l'imposteur avec son illustre modèle...

Aurélien : Quatre heures de maquillage!...

Valérie : ...l'a fait ovationner par l'assistance...

Aurélien : J'ai été plus applaudi que les comédiens. C'était mérité.

Valérie : A la fin de la pièce, lorsque le roi agonise, ce mauvais plaisant simula un malaise et la représentation fut interrompue. (Aurélien rit)
On apprit un peu plus tard le nom du mystificateur : le baron Aurélien de Chavignac. (Aurélien salue)

Aurélien : Dix lignes à peine pour une telle action d'éclat, c'est maigre.

Valérie : Des poursuites judiciaires seront engagées sous peu à l'initiative du gouvernement dont le porte-parole a qualifié cet acte indélicat de "crime de lèse-majesté".

Aurélien : Une plaisanterie spirituelle racontée sans humour par un canard royaliste! Le prince lui-même en a ri aux larmes, m'a félicité et est intervenu auprès des autorités publiques. En vain. Résultat : quatre cent mille francs d'amende et un mois de prison avec sursis. Deux mille lettres d'admirateurs réjouis, deux cents d'injures et de menaces : le sens de l'humour se perd, Valérie, en cette civilisation décadente de fin de siècle. C'était, en définitive, payer fort peu l'une des heures les plus délirantes de ma vie. (Il rit)

Valérie : Expliquez-moi, Monsieur : qu'est-ce qui vous a donné à ce point le goût des mauvaises farces?

Aurélien : Une farce de mauvais goût : la vie.

Valérie : La vie, une farce!

Aurélien : Ma vie, sûrement. Je suis né un vingt-neuf février, dans une famille aristocratique.

Valérie : Ce n'était pas une si mauvaise entrée en matière.

Aurélien : Vous croyez?

Valérie : Moi, Monsieur, je m'en serais contentée.

Aurélien : Peut-être, mais dès l'âge de six ans, j'ai éprouvé une attirance irrésistible pour le métier de menuisier : l'odeur de la sciure, le galbe d'un manche de varlope me transportaient. L'enthousiasme du menuisier du château aussi. Il a été un vrai grand-père pour moi : il m'a appris l'amour du bois, de la nature et des humbles. Trois cadeaux inestimables!

Valérie : Et alors?

Aurélien : Réfléchissez, Valérie. Le seul héritier mâle d'une famille illustre qui voit s'assembler ses quartiers de noblesse dès le onzième siècle! Vous imaginez la tête de mon père Sigismond lorsque, du haut de mes six printemps, je lui ai déclaré tout de go que je voulais devenir menuisier!

Valérie : Il n'a pas voulu?

Aurélien : Naturellement qu'il n'a pas voulu. Il n'aurait pas été contrarié davantage si, dix ans plus tard, je lui avais dit que j'avais du goût pour les garçons!

Valérie (rougissante) : Là, je peux témoigner qu'il n'en est rien, Monsieur!

Aurélien : ...ou si je m'étais destiné à entrer dans l'ordre des Jésuites alors que ma famille est calviniste depuis Calvin.

Valérie : Une belle preuve de fidélité, Monsieur!

Aurélien : Aussi, après un bref conseil de famille, je fus envoyé en pension dans une sinistre geôle d'Outre-Manche, puis à l'université où je bâillai à m'en décrocher les mâchoires au cours de sept interminables années d'études de droit...

Valérie : Sept ans pour faire le droit!

Aurélien : Deux ans de trop. Par une délicate attention du destin, je tombai sur un professeur d'économie politique, petit-neveu intolérant du socialiste Leon Blum. La vue d'un nom à particule le couvrait d'urticaire et le mal nommé se voyait inmanquablement recalé. C'est là que j'ai appris l'injustice et que j'ai fait le serment solennel de la combattre par les moyens dont je disposerais. Grâce à la fortune familiale, j'ai pu choisir mon arme : l'humour. Car l'humour au service de la justice coûte cher, Valérie. Ma connaissance de la législation m'a fait le plus souvent éviter le pire. Tout de même, plus de trente millions de francs de dommages et intérêts, frais de justice, amendes et contraventions diverses en vingt années de fonction.

Valérie : Ce n'est pas vraiment une fonction, Monsieur!

Aurélien : Pas une fonction? Conseiller en défense du bon droit! Voilà ma carte de visite. Je ne pourrai pas revendiquer une pension d'indépendant, catégorie professionnelle à laquelle je fais honneur plus que quiconque! Un beau pied de nez à l'administration : je n'en aurai pas besoin, je serai mort demain.

Valérie : Ne dites pas cela, Monsieur, cela me chagrine.

Aurélien : On va chasser ces nuages de pluie : lisez-moi mon chef-d'oeuvre : 21 juillet Je vous fais grâce des prémisses. Contentez-vous de ce que j'ai souligné au crayon rouge.

(Sonnerie à la porte d'entrée) Un instant : c'est la Faculté inutile qui entre : le docteur Maistriaux. (Il prend le cornet du pariophone) Verrouillez la porte et déshabillez-vous, Madame. Je prépare le champagne et les lumières d'ambiance. (Ils pouffent de rire. Entrée d'une dame de soixante-dix ans; éberluée, elle enlève son imperméable qu'elle dépose au portemanteau, commence à ôter ses chaussures, puis se ravise)

Olga : Mais pour qui me prend-il, mon cousin?

Aurélien (qui a collé à son oreille un écouteur relié à un haut-parleur camouflé dans l'antichambre) Valérie, je crois que je me suis fait la farce la plus stupide de ma vie : ce n'est pas le docteur Maistriaux.

Valérie : Ce n'est pas le docteur?

Aurélien : Je crois avoir reconnu la voix de ma cousine Olga.

Valérie (dans un rire) : Qu'est-ce que vous allez faire?

Aurélien : La recevoir, pardii! Elle vient m'ausculter... à sa façon! Elle est sur la liste des "héréditaires". Je vais lui jouer une petite comédie à ma façon. Je suis à l'agonie, Valérie!

Valérie : Comment?

Aurélien : Pour elle, je suis à l'agonie, vous comprenez?

Valérie : J'ai compris, Monsieur.

Aurélien : Secondez-moi du mieux que vous pourrez et surtout évitez de rire.

Valérie (pouffe) : Je vais essayer, Monsieur.

Aurélien : Reprenez votre sang-froid et faites-la entrer.

Valérie : Bien, Monsieur (Elle sort) Entrez, Madame, je vous prie.

Aurélien (dolent) : Ah! ma cousine, ce n'est pas vous que j'attendais!...

Olga : Je m'en suis rendu compte.

Aurélien : C'était mon médecin!

Olga (entre les dents) : Curieux médecin!

Aurélien : Une femme médecin!

Olga : Toute nue!

Aurélien : Masseuse aussi. Le massage californien, vous connaissez?

Olga : Euh! non.

Aurélien : Eh bien! le massage californien... au fait, à quoi bon que je vous l'explique, vous n'en aurez pas l'usage! Je suppose que ce n'est pas pour me parler de masseur que vous êtes sortie de votre Lozère profonde!

Olga : Mais ce n'est pas moi qui...

Aurélien : Ce n'est pas vous qui me contredirez, d'accord. Donnez-moi des nouvelles de Ferdinand.

Olga : Eh bien!...

Aurélien : Toujours aussi taciturne et aussi distrait. Le paysage lunaire de la Lozère y est pour beaucoup, et l'élevage des lapins fournit rarement de grands orateurs. Enfin ce n'est pas pour son éloquence que vous l'avez épousé. Et vous avez raison : cela fatigue, les gens qui parlent tout le temps. Et votre petite Isabelle?

(Olga fait signe qu'elle a grandi) Oui, c'est une grande jeune fille maintenant! Taciturne comme son père et ravissante comme sa mère! Des qualités fort recherchées par les jeunes gens...

Olga : Oh! mais elle est déjà...

Aurélien : Mariée. Et elle a plusieurs enfants, je parie. (Assentiment d'Olga) Les branches collatérales sont très productives dans la famille, vous exceptée. Se marier à quarante ans ne permet pas de repeupler la France, évidemment. Laissez-moi deviner : quatre? (Olga fait signe que non) La chère petite est allée jusqu'à six? Non? (Assentiment d'Olga) Si. L'exemple des lapins, tout de même! Vous savez que cela fait vingt ans que je ne vous ai pas vue, Olga.

Olga : L'entretien d'une ferme ne permet pas...

Aurélien : Et vos domestiques?

Olga : On a dû les renvoyer presque tous...

Aurélien : Le lapin est à la baisse?

Olga : A la baisse, c'est ça!

Aurélien : Et comme les impôts sont à la hausse!...

Olga : A la hausse, c'est ça!

Aurélien : Ma chère Olga!

Olga : Je vous ai apporté un petit cadeau! Il est dans l'antichambre, je vais le chercher.

Aurélien (à Valérie) : L'appât pour le gros poisson!

Valérie (cramoisie) : Je vais éclater, Monsieur, je n'en peux plus...

Aurélien : J'ai bientôt terminé. N'empêche, la cousine Olga qui m'apporte un cadeau, c'est un miracle! (Rentrée d'Olga qui porte à la main un sac de toile d'où elle extrait un paquet transparent garni d'un ruban bleu : le cadeau est un souvenir de Lourdes, un globe ennéigé contenant la Vierge de la grotte) (À Valérie, en confidence) Qu'est-ce que je vous disais?

Olga : Ma fille l'a rapporté de Lourdes en pensant à vous, à votre santé.

Aurélien : Quelle délicate attention! Elle est allée à Lourdes cette année?

Olga : Non, non, voilà cinq ans.

Aurélien (sourire entendu) : Très bien! Ma chère Olga, vous savez que je n'ai pas de descendance directe...

Olga (pleine d'espoir) : Vous avez fait le bon choix, cousin Aurélien.

Vous savez, les enfants, c'est très fatigant et pas toujours reconnaissant de tout ce qu'on a fait pour eux. Ce serait à recommencer!...

Aurélien : Et il ne faut pas être grand clerc pour constater que mes jours sont comptés!

Olga (sort un mouchoir de sa poche) : Peut-être que la Vierge!...

Aurélien : Je suis calviniste, ma chère cousine, je ne fais pas partie de sa famille!

Olga : C'est dommage!

Aurélien : Aussi, dès demain, je fais venir mon notaire...

Olga (hypocrite) : Déjà.

Aurélien : Afin qu'il procède au partage de mes biens selon mes volontés.

Olga : Elles seront respectées, cousin Aurélien, je vous le promets.

Aurélien : Ne vous avancez pas trop, cousine!

Olga (qui a mal compris recule) : Vous êtes contagieux?

Aurélien (réprime difficilement un fou rire) : Vous avez mal compris.
Les belles plumes ne font pas toujours les beaux oiseaux, vous saisissez?

Olga : Non.

Aurélien : L'arbre cache une partie de la forêt. Vous y êtes?

Olga : Non.

Aurélien : Une forêt de dettes et d'hypothèques.

Olga : Ca, j'ai compris.

Aurélien : Evidemment, je préférerais que mes domaines, même hypothéqués, restent dans la famille.

Olga : Vous savez, c'est un peu grand pour nous deux, Ferdinand et moi.

Aurélien : ...et que mes dettes soient épongées. L'honneur du nom, vous y êtes sensible, cousine?

Olga : Sans doute, mais...

Aurélien : En revendant votre ferme-château de la Lozère! C'est aride, la Lozère!

Olga : On s'est habitués. Depuis vingt ans, vous pensez bien!

Aurélien : ...et en venant vous installer ici! Vous savez, les lapins, ça pousse partout!

Olga : Les frais de déménagement!...

Aurélien : Naturellement, si le lapin avait été à la hausse!...

Olga : Alors, là, je ne dis pas!

Aurélien : Et les impôts à la baisse!...

Olga : On déménagerait tout de suite! (Elle consulte sa montre) Bon, mon train part dans une demi-heure...

Aurélien : Reconduisez ma cousine, Valérie.

Olga (sur le pas de la porte) : En ce qui concerne le testament, nous ne sommes pas intéressés, cousin Aurélien, je dirai même que nous sommes absolument désintéressés. (Suave) Vous imaginez bien que je n'ai pas fait huit cents kilomètres pour quelques biens et quelques titres. J'étais venue pour...

Aurélien : ...pour m'offrir une Vierge de Lourdes et je vous en remercie.

Olga : C'est cela, oui, une Vierge de Lourdes. (Elle sort, précédée de Valérie, enfille son imperméable; on sonne à la porte d'entrée; Valérie va ouvrir. Apparaît le docteur Maistriaux)

Albert : Bonjour, madame. Docteur Albert Maistriaux
(Il s'incline)

Valérie : Madame est une cousine de monsieur Aurélien.

Albert : Enchanté, Madame (Il enlève son imperméable, puis sa veste; Olga le regarde, pétrifiée et s'enfuit; Valérie rit aux éclats) Qu'est-ce qu'il lui prend?

Valérie : Elle fait une fixation sur les médecins qui se déshabillent.

Albert : C'est curieux. (A voix basse) Comment va-t-il?

Valérie : Très bien. Il a rarement été aussi jovial; je ne comprends pas.

Albert : Il a pris connaissance des résultats du dernier encéphalogramme?

Valérie : Il les a devinés.

Albert : Rien qu'à les lire, j'entrerais en agonie... de trouille!

Aurélien : Alors, morticole, charlatan, on bourdonne comme des mouches bleues autour du cadavre! Je ne suis pas encore de la viande à asticots, morbleu! Tu diras ta messe basse plus tard! Entre.

(Albert pénètre dans la chambre, le visage compassé, sinistre)

Tu en tires une, de tête! La perspective de perdre une visite quotidienne!

Qu'est-ce que tu payais avec la rente que je te versais? Ta note d'électricité ou tes maîtresses? (Rire)

Albert : Aurélien!

Aurélien : Assieds-toi là (Il désigne le pied du lit)

Albert (s'assied et désignant la bouteille de vin) : Qu'est-ce que c'est que ça?

Aurélien : Tu le vois bien?

Valérie : Je lui ai dit...

Albert : Et tes médicaments?

Valérie : J'ai bien insisté...

Aurélien : Il n'y a plus de médicaments! (Il les prend un à un d'abord, puis par poignées ensuite et les lance en direction d'Albert)

Albert : Tu n'es pas sérieux!

Aurélien : Je laisse cela à la mort. Encore que mes pitreries soient bien capables de la faire rire! Alors tais-toi et écoute la geste du seigneur Aurélien de Chavignac composée en l'an de grâce 1986, narrée par dame Valérie Quincampoix, troubadour de charme au service dudit seigneur.

Valérie : "Un défilé de vingt et un juillet étouffé dans l'oeuf." Je passe l'introduction, monsieur?

Aurélien : Certainement. C'est la même tous les ans.

Valérie : ...le défilé atteignait la place Royale lorsqu'un hélicoptère frôlant le toit des immeubles surgit dans un bruit de tonnerre et avant que le service de sécurité pût intervenir, lâcha sur l'infanterie une énorme cargaison d'oeufs. En un instant, la place ne fut plus qu'une immense omelette sur laquelle des fantassins, semblables à des canaris englués, patinaient, s'étaient, se relevaient pour retomber encore, sourd aux ordres absurdes des officiers nageant dans ce ruissellement visqueux et hurlant à l'armée en pleine débandade : "Gauche, droite! Présentez, armes! (Aurélien rit aux éclats, bientôt suivi par Albert et Valérie)

Aurélien : On dut faire appel aux autos-pompes qui arrosèrent sans discernement le pavé gluant, les soldats incapables de se relever et la foule venue les applaudir, provoquant une pagaille invraisemblable. Une fois de plus, le méfait était signé : Aurélien de Chavignac.

Valérie : Vous connaissez le texte par coeur, Monsieur!

Aurélien : Naturellement. Mais relaté par vous, Valérie, l'événement confine au grandiose. L'armée est une affaire d'hommes. Ses tribulations racontées par une femme, je trouve cela particulièrement savoureux!

Albert : Insensé!

Aurélien : Oui, insensé pour un bourgeois timoré, presque banal pour un aventurier comme moi! Passez-moi l'album, Valérie! Voici, pris au hasard, quelques titres dans les autres canards! Ah! ils s'en sont donné à coeur joie! Tenez : dans la Libre Information : "Le Péril jaune"; dans le Quotidien des Lecteurs : "Le défilé du vingt et un juillet : une île flottante"; dans la Chronique du Soir : "Dans l'armée, le jaune est à la mode cet été". Le tirage des principaux journaux a doublé, l'un d'entre eux a même proposé de prendre à sa charge tous les frais d'avocat et de participer au règlement des dommages et intérêts qui ont récompensé la mise à mal de cette inconvenante exhibition militaire annuelle.

Albert : Tu as accepté, je présume?

Aurélien : Jamais. Je n'aime pas les taches d'oeufs sur l'uniforme de mon honneur. J'ai préparé et exécuté seul ce coup d'éclat, j'en ai assumé seul les conséquences.

Albert : Ce n'est plus de l'orgueil, Aurélien, c'est de la vanité.

Aurélien (dont l'excitation grandit) : Et accumuler sur ma table de nuit un monceau de drogues inutiles et coûteuses avec la prétention de me faire croire qu'elles pourraient me guérir, ce n'est pas de la vanité cela! Molière n'est pas mort, docteur Maistriaux! Et je gage que, revenu sur terre, il trouverait matière à alimenter les cinq actes d'une farce qui renverrait tous les disciples d'Esculape à leurs études de carabin.

Moi, je m'évertue, à mes risques et périls et sans toucher de plantureux honoraires, à mettre le doigt sur quelques maux de la société. C'est une profession qui n'en est qu'à ses premiers balbutiements mais qui, j'en suis persuadé, fera des émules. Il y a, tu en conviendras, de plus méchantes façons de dépenser sa fortune...

Valérie : Monsieur, ne vous échauffez pas ainsi, rappelez-vous votre étourdissement de tout à l'heure!

Aurélien (s'apaisant) : Tu as raison, Valérie. Docteur Albert Maistriaux, je vous condamne à entendre chaque jour, après votre consultation de pure forme, le récit de mes exploits et de trinquer ensuite à l'avenir de ma profession qui, tout bien considéré, n'est pas plus vaine que la vôtre. Demain à onze heures, vous aurez droit à l'année 87 et à un Vosne-Romanée 82. Pour aujourd'hui, ce petit Pommard 76 fera parfaitement l'affaire. Valérie, faites le service, l'excès de salive risque de gâter le goût du docteur. (Valérie sert à boire) Vous avez intérêt, mon cher toubib, à m'enterrer au plus tôt.

Albert : Pourquoi?

Aurélien : Parce que le cellier que je vous promets en héritage pourrait bien être vide quand on me fermera les yeux.

Albert (humant le vin) : Ah! Aurélien! Il n'y a que votre cave...

Aurélien, Valérie (enchaînant) : ...qui recèle de pareils trésors! (Fou rire général)

RIDEAU

Acte II

Même décor. La table de nuit est encombrée de bouteilles. Aurélien est assis à la tête du lit, les jambes pendantes; à côté de lui, sur une chaise, se trouve le docteur Maistriaux, occupé à déboucher une quatrième bouteille. Tous deux sont dans un état d'ébriété avancé.

Albert (voix pâteuse) : Où il est, ce fichu bouchon?

Aurélien (voix tout aussi avinée) : En général, c'est à l'entrée du goulot, Albert. Donne-moi ça. Toi, tu tiens la bouteille, moi, je pique.

Albert : Non, moi, je pique, j'ai l'habitude.

Aurélien : Un tire-bouchon, c'est pas une seringue, Albert. (Ils s'évertuent en vain à ouvrir la bouteille)

Albert : Et si j'essayais avec une pince!... Je dois avoir ça dans ma trousse (Il titube jusqu'au pied du lit où il a laissé sa trousse qu'il vide; il finit par trouver une pince)

Aurélien : Ca y est, Albert, j'y suis arrivé. (Albert replace les instruments dans sa trousse; il aperçoit l'enveloppe brune que Valérie a déposée au pied du lit et s'en saisit; il l'ouvre, en sort une radio du cerveau et se met à pleurer) Qu'est-ce qui te prend, mon petit Bébert?

Albert (revient s'asseoir près d'Aurélien et lui montre la radio) : T'es fichu, mon pauvre Aurélien, regarde la tache que tu as là. (Il pleure de plus belle)

Aurélien (jovial) : Oh! ce qu'elle est belle! On dirait une fleur. J'ai une fleur dans la tête avec des pétales et des étamines.

Albert : Une fleur vénéneuse!

Aurélien : Ce sont souvent les plus belles, Albert. Comme les femmes, t'as remarqué!

Albert : Tu crois que les femmes deviennent vénéneuses parce qu'elles sont belles?

Aurélien : Ou le contraire peut-être!

Albert : Elles se servent de leur beauté comme venin, je crois!

Aurélien : C'est normal, il faut bien qu'elles la protègent, leur beauté!

Albert : T'as raison! Et comme elles sont souvent fragiles quand elles sont belles...

Aurélien : L'idéal, c'est une femme belle qui n'a pas besoin de se protéger parce qu'elle n'est pas fragile.

Albert : Ca existe, tu crois?

Aurélien : Ca doit exister, oui. Alors, c'est sûrement aussi bon que...(Il cherche)

Albert : ...que ton Pommard, Aurélien! (Il remplit les verres) Allez. A ta santé!
(Il pleure de plus belle)

Aurélien : Dis, Bébert, pourquoi tu pleures?

Albert : ...parce que j'ai levé mon verre à ta santé! (Il hurle à la mort)

Aurélien : Ce n'est pas ta faute! (Il se lève) Regarde tous les médicaments que tu m'as apportés. Mais la fleur a résisté. Sûrement qu'elle a trouvé un bon engrais là-dedans (Il se frappe le crâne) Un engrais sans phosphate, Albert, qui respecte l'environnement. Parce que j'ai toujours été écolo, moi, Monsieur! Ecoute la farce énorme que j'ai faite à Folvay en 87. Ca va sécher tes larmes, tiens!

Albert : Non, 87, c'est demain avec le Clos Vougeot!

Aurélien : Le Vosne-Romanée!

Albert : Le Clos-Vougeot!

Aurélien : J'en ai pas, de Clos-Vougeot!

Albert (se remet à pleurer) C'est mon préféré, le Clos Vougeot!

Aurélien : J'en achèterai avant de mourir, je te le promets. (Il prend un mouchoir sous son oreiller) Mouche ton nez. (Albert s'exécute) Dis, Albert, j'en ai encore pour combien de jours, tu crois?

Albert : Ca dépend de la fleur.

Aurélien : Si je l'arrose au Pommard, ça pourrait aller plus vite? (Il rit)

Albert : J'en sais rien! (Il pleure)

Aurélien : Pour le moment, c'est toi qui arroses, mon petit Bébert! (Il lui sèche les yeux et verse du vin dans les verres) Si je dis "A ta santé!" tu ne vas pas pleurer, hein?

Albert : Non, de toute façon, je crois que j'ai plus de larmes! A ma santé!
(Le téléphone sonne; Aurélien décroche)

Aurélien : Allô! Il est là, oui! Il est en consultation. Chez Pommard! (Rires énormes)
Il ne peut pas prendre le cornet, non... Pourquoi? Parce qu'il est écroulé de rire (Albert se tient les côtes) Il aura terminé dans... (Il prend la bouteille, évalue la quantité de vin qui reste)...dans trois verres environ!
(Ils rient de plus belle) Un accès de goutte? (A Albert) Le père Moulard souffre d'un accès de goutte. (Albert hurle de rire) Ici aussi on a un excès de gouttes. Alors il s'occupera de la goutte du père Moulard quand il aura fini les siennes...Ecoutez, Madame, un peu de respect! Vous parlez à un homme qui a une fleur dans la tête!...Vous êtes vénéneuse, Madame. C'est pas une raison parce que vous êtes belle de me dire...Elle a raccroché.

Albert : C'est ma secrétaire. Elle est moche et elle a cru que tu te fichais d'elle.

Aurélien : Tu vois qu'il n'y a pas que les belles qui sont vénéneuses.

Albert : Elle est vénéneuse peut-être parce qu'on ne lui dit jamais qu'elle est belle!

Aurélien : Si, je viens de le lui dire...

Albert : Au téléphone, tu ne pouvais pas savoir!

Aurélien : Et elle pouvait comprendre!

Albert : Comprendre quoi?

Aurélien : Que je ne me fichais pas d'elle puisque je ne la voyais pas.

Albert : Ca a l'air encore plus comploté avec les moches.
(Il aperçoit la Vierge de Lourdes posée sur la seconde table de nuit)

- Tu as été à Lourdes, Aurélien?
- Aurélien : Non, c'est une petite cousine qui y est allée voilà cinq ans, elle a prié pour ma santé.
- Albert : Mais tu n'étais pas malade?
- Aurélien : T'as tout compris, mon petit Bébert.
- Albert : Il est temps que j'aille voir le père Moulard. Allez, un dernier verre pour le voyage (Aurélien le sert)
- Aurélien : Comment tu vas faire, mon petit Bébert? Tu n'arrives pas à trouver un bouchon de bouteille. Comment tu vas t'y prendre pour viser le bouton de sonnette?
- Albert : C'est vrai, ça! J'y avais pas pensé.
- Aurélien : Et le trou de serrure dans la porte de ta voiture?
- Albert : C'est vrai, ça, que j'ai pris ma voiture pour venir jusqu'ici.
- Aurélien : On va demander à Valérie. Elle porte des lunettes. Les serrures et les sonnettes, elle les verra sûrement. Appuie sur le bouton derrière mon lit, on va l'appeler.
- Albert (fait le tour du lit) : Je vois trois boutons de sonnette, Aurélien? C'est lequel?
- Aurélien (riant) : Celui du milieu. (La sonnerie retentit)
- Albert : Et prends bien soin de toi. Surtout pas de médicaments.
- Aurélien (riant) : Qu'est-ce qu'il va dire le pharmacien?
- Albert : Il dira ce qu'il voudra. Mais le marchand de vin, lui, c'est sûr qu'il sera content. (Entrée de Valérie)
- Valérie : Sainte Vierge! Dans quel état vous vous êtes mis!
- Aurélien : En état de grâce, Valérie! Accompagnez le docteur chez le père Moulard.
- Valérie : Si la maréchaussée vous y prenait, à conduire dans cet état!...
- Albert : Elle pourrait pas verbaliser parce que j'arriverais même pas à souffler dans le ballon. (Elle enfle une veste et sort, soutenant le médecin)
Je vais vous reconduire chez vous.
(Aurélien prend un dernier verre, titube jusqu'à l'interrupteur qui commande l'éclairage placé au mur à la tête de son lit puis il se couche et s'endort presque immédiatement : lumière bleue sur scène; apparaît un homme en blanc tenant en main un attaché-case blanc qu'il dépose sur un siège; Aurélien s'assied sur son séant comme un automate)
- Aurélien : Qui êtes-vous?
- Lilith : Azazel, Belzebuth, Baphomet, Satan, Lucifer, Lilith, au choix. J'ai un faible pour Lilith.
- Aurélien : Je vous appellerai donc Lilith.
- Lilith (s'assied au pied du lit) : Vous êtes courtois. C'est mal parti.
- Aurélien : Pourquoi?
- Lilith : "Courtois" est dans la lumière.
- Aurélien : Vous êtes prince de l'ombre?
- Lilith : Exactement. J'aurais espéré...
- Aurélien : Ne demandez pas à un "de Chavignac" qui compte parmi ses ancêtres une demi-douzaine de preux chevaliers de se montrer discourtois.
- Lilith : Logique. On trouvera autre chose.
- Aurélien : Vous êtes prince de l'ombre et vous êtes vêtu de blanc.
- Lilith : En effet.
- Aurélien : Attendez! Que je devine!
- Lilith : Je vous en prie!
- Aurélien : Lucifer, porteur de lumière!
- Lilith : Pas mal.
- Aurélien : Vous êtes éclairé de l'intérieur?
- Lilith : Vous brûlez.

- Aurélien : Bravo! Les exégètes vous disaient dépourvu d'humour!
- Lilith : En général, oui! Mais la fin justifie les moyens! Comment séduire le farceur génial que vous êtes sans utiliser ses armes?...
- Aurélien : Quoi! mes aventures sont arrivées jusqu'à vous?
- Lilith : Les rires des terriens ont franchi la troposphère, la stratosphère, l'ionosphère; on a créé les Lundis de Satan pour y narrer vos aventures qui ont immédiatement enflammé l'auditoire. Ils ont scandé votre nom sur l'air des lampions, je leur ai promis votre visite prochainement.
- Aurélien : Il n'y a pas le feu!
- Lilith : Non.
- Aurélien : J'ai encore une dernière page à écrire.
- Lilith : Bien entendu. J'ai tout mon temps.
- Aurélien : Et quelques détails domestiques à régler.
- Lilith : Une fortune aussi considérable que la vôtre, cela va de soi. Un joli noeud de convoitises, je suppose!
- Aurélien : En effet!
- Lilith : Envie, jalousie, haine, c'est bien ça? Ah! les héritages! De la chair à pâté pour l'enfer!
- Aurélien : Je vais tuer le serpent dans l'oeuf.
- Lilith : Pourquoi? Le serpent et la pomme, c'est de l'histoire ancienne. Il y a prescription depuis plusieurs millénaires. Un bon conseil : n'en faites rien.
- Aurélien : Une dernière farce!
- Lilith : De mauvais goût. Non, croyez-moi, laissez-les s'entredéchirer. Depuis le Veau d'Or de Moïse, l'argent a été notre meilleur investissement. Des liasses de papier froissé, sali, collecteurs de microbes jamais anéantis, se renforçant les uns les autres, ceux de l'envie vivifiant les germes de la volonté de puissance qui font éclore les bacilles de la malfaisance, porteurs de damnation éternelle. Le dollar est le combustible de la Géhenne, soyez notre pourvoyeur, nous vous en serons reconnaissants.
- Aurélien (remontant ses oreillers et s'installant confortablement) : Comment?
- Lilith : En vous applaudissant tous les lundis. Et je vous promets la chaleur de l'accueil.
- Aurélien : Qu'est-ce qui vous fait croire que je suis friand d'acclamations?
- Lilith : Vous signez vos exploits.
- Aurélien : Naturellement.
- Lilith : La vraie générosité, la vraie bonté est anonyme. Votre signature vous rend au centuple les dommages et intérêts que vous avez versés, efface même le goût amer de plusieurs mois de prison.
- Aurélien : Ainsi, selon vous, la défense des démunis, la mise en accusation des injustices, des vilénies, des prévarications ne constituent pas des causes assez nobles pour qu'on y consacre sa vie?
- Lilith : Vous y avez consacré votre vie? Et vous dites cela sans rire! Soyons honnêtes, et j'y ai du mérite : une noble cause avec laquelle vous vous êtes amusé dans la vie.
- Aurélien : Une oeuvre utile doit-elle être poursuivie, la ride au front et la larme à l'oeil?
- Lilith : Je n'ai pas dit cela. Et j'espère qu'elle ne suscitera pas de vocation inopportune, préjudiciable à nos intérêts interlopes. Si je ne m'étais fait imprudemment le porte-parole de tous vos adorateurs des Lundis de Satan, je vous fiche ma main au feu que je ne serais pas occupé en ce moment à vous persuader que votre place est parmi nous. Ce que je dis, c'est que vous avez eu votre récompense ici-bas et qu'il ne faut rien attendre de Celui d'en Haut.

Aurélien : Vous semblez bien sûr de votre affaire!

Lilith : L'orgueil fait partie des péchés capitaux, selon Lui. Selon moi, il trouverait une plus juste place dans les vertus primordiales. Hélas! c'est Lui qui décide, parce qu'il est arrivé le premier, ou plutôt, parce que, ayant toujours été là, il n'a même pas dû se donner la peine d'arriver.

Aurélien : C'est donc l'orgueil qui me conduira à ma perte!

Lilith : Non, qui vous conduira à nous, ce qui n'est pas la même chose.

Aurélien : Mais qu'est-ce que j'irai y faire?

Lilith : Recevoir l'encens dû à vos prouesses. L'enfer est pavé non seulement de bonnes intentions, ce qui est encourageant, mais de louanges qui récompensent les vices qu'on a cultivés sur terre. La plupart d'entre nous n'en cueillent les fruits que dans l'Au-delà d'en Bas, les vivants ayant rarement la délicatesse de complimenter quelqu'un sur autre chose que sa bonne mine. Vous est-il arrivé d'entendre : "Monsieur, de quelle merveilleuse hypocrisie vous avez fait preuve dans cette affaire!" Non, n'est-ce pas. Et pourtant le complimenteur, qui est lui aussi, en l'occurrence, une franche crapule, éprouve pour son semblable une authentique et, ajouterai-je, légitime admiration. Mais il va louvoyer, parler de stratégie commerciale, d'habileté dans les affaires, et dans le meilleur des cas, de ruse diabolique. Il va dégonfler l'exploit en lui refusant les mots qu'il mérite. Nous, dans l'Au-delà d'en Bas, on procède inversement, on gonfle l'exploit, à la plus grande satisfaction de son auteur qui éprouve d'autant plus de plaisir à entendre magnifier les récits de son passé qu'il sait son avenir happé par le vide vertigineux et improductif de l'éternité. Pour vous, il n'en ira pas de même : ce ne sera que le prolongement des vivats produits sur cette terre...

Aurélien : Du réchauffé, en quelque sorte...

Lilith : En quelque sorte, oui...mais néanmoins amplifiés dans l'espace et dans le temps, deux notions enfin maîtrisées.

Aurélien : Ainsi donc, je serais recalé à l'examen d'entrée...là-haut!

Lilith : Je le pense, oui. Vous avez dès votre naissance manifesté des dispositions que je me permettrai de qualifier... d'infemales.

Aurélien : Vous pouvez préciser votre pensée?

Lilith : Bien sûr. Vous avez la chance de naître dans un milieu à particule et à compte bancaire bien approvisionné. Conjonction avantageuse entre toutes (Il extrait un petit carnet rouge de l'une de ses poches) : Quatre-vingt-huit pour cent sont en Bas : morgue, mépris, impassibilité envers les "sans particule" misérables quand ce n'est pas violence, perversité, sadisme même.

Aurélien : Je ne mérite aucun de ces vocables, monsieur le Malin, vous le savez.

Lilith : En effet. Vous vous en tirez avec l'orgueil, ce qui n'est pas le meilleur de tous. Laissez-moi, s'il vous plaît, poursuivre le cours de votre biographie.

Aurélien : Je vous en prie.

Lilith : A l'âge où les jeunes hommes se mettent en quête d'une femelle pour s'accoupler...pardon, d'une femme pour accomplir leur devoir conjugal avec la bénédiction d'un curé qui phantasme en *sanctifiant les* deux alliances, vous, au contraire, sans jamais vous engager, vous cherchez votre bonne fortune partout où elle peut se trouver, multipliant les rejetons de Chavignac sans jamais les reconnaître...

Aurélien : ...mais sans les laisser dans le besoin!

Lilith (ouvrant son carnet) : quatre-vingt-neuf pour cent des célibataires sont chez nous : égoïsme sordide, immoralité...

Aurélien : Et les prêtres?

- Lilith : Ce ne sont pas nos émules les moins fervents. Même en excluant les défroqués! Le noir de leur soutane n'est-il pas prémonitoire de leur destin? Que dire si l'on y ajoute le rouge cardinalice!
- Aurélien : Vous plaisantez?
- Lilith : Ce n'est pas dans mes habitudes. En bref, si je combine les paramètres de votre naissance et de votre état civil, j'obtiens une probabilité de 99,8% pour un séjour éternel dans l'Au-delà d'en Bas...
(Saint Pierre apparaît, soutane et barbe blanches)
- Pierre : Et 0,2% pour l'Au-delà d'en Haut... Ses chiffres sont truqués, ne l'écoutez pas...
- Aurélien : Aurélien de Chavignac, enchanté.
- Pierre : Enchanté, enfin je l'espère. Pierre, le portier. Oui, conforme à l'imagerie d'Epinal, je sais. J'ai demandé à Dieu d'en changer. Refus catégorique. L'image de marque, vous comprenez? Ce serait comme Renault sans le losange ou Delhaize sans le Lion. Ça ne se conçoit pas. Et comme le Ciel est devenu une entreprise commerciale! L'Enfer aussi d'ailleurs. On a dû s'adapter. Pas vrai, chéri! (Lilith imite le chant du coq) C'est sa petite vengeance quand je l'appelle "chéri". Alors, Satanas, toujours le premier sur place pour la retape!
- Lilith : C'est un client facile, Pierrot. Je ne chasse même pas sur tes terres.
- Pierre : On dit ça. Tu le sais, Satanas, qu'on ne fait plus la fine bouche. L'élú plus blanc que blanc, c'est dépassé, ça! La lessive ordinaire! Et encore! On ferme souvent les yeux sur quelques taches. Ah! le vingtième siècle, ce n'est pas le meilleur : génocides, haines religieuses, fanatisme...
- Lilith : Le FILS sans L(aile), quoi! (Rire sardonique)
- Pierre (rieur) : Celle-là, je la lui ai racontée, au Fils. (Soudain sérieux) C'est curieux, il n'a pas ri.
- Lilith : L'autodérision, c'est notre spécialité.
- Pierre : L'autosatisfaction aussi. Il vous a raconté à quoi ils passent leur temps, ceux d'en Bas!
- Aurélien : Oui. Mais ceux d'en Haut!...
- Pierre : Ils ne passent pas leur temps... puisque le temps ne passe pas.
- Aurélien : Qu'est-ce qu'ils font alors?
- Pierre : Rien. Ils sont.
- Aurélien : Ils sont quoi?
- Lilith (pouffant) : Rien.
- Pierre : Tout.
- Aurélien : Tout ou rien?
- Pierre : Ça dépend de la bulle?
- Aurélien : De quelle bulle?
- Lilith (pouffant) : Du phylactère.
- Pierre (tonnant) : C'est bientôt fini, ces plaisanteries!
- Lilith : Je ne sais pas ce qui m'a pris.
- Pierre : On ne rit pas en Bas. Tu es sorti de ton rôle, Satanas.
- Lilith : C'est parce que je suis sorti de l'Enfer. Je crois que c'est monsieur qui émet des ondes bouffonnes qui me titillent les zygomatiques et...
- Aurélien : Vous parliez de bulles...
- Pierre : Oui, je disais que la qualité de votre être dépend de la hauteur de la bulle dans laquelle vous séjournez.
- Lilith : Oui, si vous avez la bulle à zéro évidemment!... (Il hurle de rire)
- Pierre : Satanas, je te préviens, la prochaine fois, je fais le signe de croix et...
- Lilith : Non, Pierrot, pas le signe de croix, je me tais. (Il avise un couteau et un rouleau de sparadrap et s'en colle un morceau sur la bouche)
- Pierre : Ceux qui ont réussi l'examen de passage d'extrême justesse démarrent dans la bulle inférieure.

Aurélien : Qu'est-ce qu'ils y font?

Pierre : Rien, je vous l'ai dit. Qu'est-ce que vous avez tous à vouloir "faire" quelque chose? Vous trouvez que vous ne vous êtes pas suffisamment agités sur cette terre! Ici vous utilisez vos organes des sens de l'intérieur.

Aurélien : Je ne comprends pas.

Pierre : Il vous suffit d'évoquer la saveur du miel, la fluidité d'une étoffe, le parfum d'une rose et ces sensations envahissent votre être à la seconde même.

Aurélien : C'est extraordinaire.

Pierre : A la bulle inférieure, seules les principales sensations existent de série!...

Aurélien : Le velouté du corps d'une femme?

Pierre (ouvrant son carnet) : En option. Si je vous l'ajoute, je dois supprimer le parfum du myosotis, le fumet d'un poulet Marengo et le bouquet d'un Lacryma-Christi.

Aurélien : Supprimez, supprimez.

Pierre (le regarde) N'anticipons pas, Monsieur. Vous n'êtes pas passé par les épreuves qualificatives puisque vous n'êtes pas encore mort. (Il prend une balance de précision qui se trouve sur la commode et la dépose sur la table de nuit côté public) Evaluons vos chances.

Lilith : Ce n'est pas juste. Il aura le temps de s'amender.

Pierre (ignorant l'intervention de Lilith, il ouvre son carnet) Aurélien de Chavignac, c'est bien ça?

Aurélien : C'est bien ça.

Pierre : Ouais.

Aurélien : Que veut dire ce "Ouais"?

Pierre : Ca veut dire que ce sera aussi difficile de vous faire entrer dans l'au-delà d'en Haut...

Lilith : ...que de faire passer un mammoth par le chas d'une aiguille.

Pierre : Aurélien de Chavignac : Zorro et Robin des Bois réunis, c'est ça?

Aurélien : C'est ça!

Pierre : Avec un petit côté Don quichotte...

Aurélien : Non.

Pierre : ...que vous ignorez et qui est plutôt sympathique.

Aurélien : Tant mieux.

Pierre : Alors là nous retirons de la valeur objective de l'action et de ses conséquences positives - plutôt maigres dans le cas présent -...

Aurélien : Plutôt maigres?...

Pierre : Qu'est-ce que vous croyez? Sur le coup, elles frappent, vos opérations de commando! Mais huit jours après, tout est oublié. C'est un siècle qui a une capacité extraordinaire d'oubli parce que plus rien n'imprègne son cerveau et qu'il file à toute vitesse vers le millénaire suivant. Les heures ont perdu, dans des futilités, une bonne partie de leurs minutes, les journées n'ont plus vingt-quatre heures. Tenez, j'ai reçu voilà trois mois le catalogue d'été de la Redoute et l'hiver venait à peine de commencer : il n'y a plus de saison, je vous le dis et dans ce siècle où la longévité humaine ne cesse de croître, l'octogénaire murmure sur son lit d'agonie : "Déjà!".

Aurélien : Je n'ai pas quatre-vingts ans et je ne murmurerai pas : "Déjà".

Pierre : J'espère pour vous que vous pourrez dire : "Enfin". C'est pourquoi je reprends le raisonnement de tout à l'heure : "Je retire de la valeur objective de vos actions et de leurs conséquences positives les retombées subjectives, flatteuses pour votre orgueil, à savoir les compliments, les lettres de félicitations, le coup de téléphone louangeur d'un édile communal ou de la Société protectrice des animaux. Qu'est-ce qu'il reste? (Il sort de sa poche une mesure de poids minuscule) Ça! (Le fléau de la balance s'incline à peine)

Aurélien : C'est maigre!

Pierre : Je vous l'avais dit.

Lilith : Et si on place dans l'autre plateau vos hauts faits d'armes sexuels : servantes ou gouvernantes troussées, femmes mariées dévergondées. Si on y ajoute les fréquents emportements... (désignant les bouteilles de vin vides) qu'est-ce que c'est que ça?

Aurélien : Vous le voyez bien : du vin.

Lilith : ... et les excès alimentaires...

Pierre (posant un poids de bonne taille dans le plateau vide) plus un forfait de toutes les petites malpropretés que viennent confesser les vieillards confites en dévotion...

Aurélien : Je vous en prie!

Pierre : Ceci dit sans intention aucune de vous choquer!

Lilith : ...ni de les choquer!

Pierre (ajoutant encore un poids dans le plateau du négatif) Force est de constater...

Lilith : ...qu'il est bougrement dans le rouge!

Pierre (sort un autre poids de sa poche) Et même en faisant jouer les soldes permanents, c'est-à-dire la remise de péchés se montant à 20%...

Lilith (trionphant) Il est toujours dans le rouge!

Aurélien : Diable!

Lilith : Plait-il?

Aurélien : Rien.

Pierre (rieur) : Marque de contrariété chez les humains.

Lilith : Nom de Dieu!

Pierre : Quoi?

Lilith (rit) : Marque d'emportement chez les humains.

Aurélien : Au lieu de parler philologie, vous pourriez peut-être vous occuper de moi?

Lilith : On ne fait que ça!

Aurélien : ...et me trouver une solution! Je ne sais pas, moi! Si vous avez pris la peine de me rendre visite, ce n'est pas pour disserter de la sémantique d'expressions, par ailleurs de moins en moins usitées.

Pierre : J'entrevois peut-être un coin de firmament.

Lilith : Ne l'écoutez pas.

Pierre : Moi, je les aime bien, vos coups de force, le plus souvent venus du ciel d'ailleurs...

Aurélien : C'est vrai...

Pierre : On y trouve un réel amour des humbles, je vous le concède. Dommage qu'il soit entaché d'un exhibitionnisme de fanfaron. Au fait, il y a tellement d'ingrédients dans vos actions qu'on ne retrouve plus la saveur de la matière première. Vous comprenez?

Aurélien : Oui, je crois.

Pierre (prend la bulle de la Vierge de Lourdes et s'en sert comme boule de cristal) J'y vois de la bonté, de la générosité, un sens de la justice pointilleux - mais aussi le goût de la provocation, l'amour de la gloire, un orgueil démesuré. Vous collectionnez les récits de vos prouesses.

Aurélien : Euh! oui.

Pierre : Vous en avez fait des lectures publiques.

Aurélien : Une lecture publique!

Pierre : Vous connaissez tous ces extraits de journaux par coeur.

Aurélien : Non. Quelques-uns seulement!

Pierre : Ce que vous avez dû les lire et les relire!...

Aurélien : J'ai une excellente mémoire.

Pierre : En fait, vous appartenez à la race des comédiens, hommes publics qui ne peuvent se passer d'acclamations, d'admirateurs...

- Lilith : ...ce qu'il trouvera chez nous..
- Pierre : ... mais en même temps, il y a, en vous, une droiture, une inflexibilité qui méritent mieux que le commerce de ces flagorneurs dont Satanas est la muse..
- Lilith (à part) Flagorneurs! Et lui alors! Qu'est-ce qu'il fait en ce moment?
- Pierre : De plus, vous avez fait aux gens un cadeau inestimable!
- Lilith : Lequel?
- Pierre : Le rire.
- Lilith : C'est une qualité?
- Pierre : Bien entendu puisque c'est une denrée inconnue dans le royaume d'en Bas. De quoi ririez-vous? On se le demande. Les forfaits font ricaner, ils ne font jamais rire. (Il remet la Vierge de Lourdes en place)
- Aurélien : Si je comprends bien, ce sera porté à mon crédit.
- Pierre : Certainement (Il sort de sa poche un poids qu'il place dans le plateau du positif) Le fléau n'a même pas bronché. Le poids spécifique de l'orgueil est hélas! très élevé et il y a des montagnes d'orgueil dans votre vie.
- Aurélien : Qu'est-ce que je peux faire?
- Pierre : Il faut percer l'abcès!
- Aurélien : C'est-à-dire...
- Pierre : Faire souffrir cet orgueil qui a tant aimé la louange.
- Lilith (à Pierre) : Ne l'écoutez pas. S'il n'avait pas existé, cet orgueil que vous êtes en droit de revendiquer comme une vertu, que seraient devenus les domaines des de Chavignac, pendant la fronde des Princes, pendant la Révolution française, au milieu du dix-neuvième siècle où s'agitait la roture, éprise d'égalité, plus attachée à revendiquer des droits qu'à observer ses devoirs.
- Pierre (ignorant l'intervention de Lilith) : Alors voici ce que je vous propose : vous faites insérer dans les grands quotidiens le texte suivant : "Ce que j'ai accompli dans ma vie, ce n'est pas pour les humbles ni contre les injustices que je l'ai fait. C'était pour satisfaire mon orgueil.
- Aurélien : Mais c'est faux.
- Pierre : Pas moins faux que lorsque vous apparaissiez en justicier désintéressé. Cela rétablira l'équilibre, vous le voyez. (Il place un poids dans le plateau du positif, le fléau se place au centre). Un excès d'orgueil exige un excès d'humilité. (Il récupère son poids et se dirige vers la porte)
- Aurélien : Puis-je proposer un amendement?
- Pierre : Dites toujours.
- Aurélien : Deux mots que je voudrais ajouter : seulement et aussi.
- Pierre : Ça donnerait : "Ce que j'ai accompli dans ma vie, ce n'est pas seulement pour les humbles ni contre les injustices que je l'ai fait..
- Aurélien : ...C'était aussi pour satisfaire mon orgueil.
- Pierre : Evidemment, ce serait plus flatteur pour vous. C'est pourquoi ça m'étonnerait... Interrogeons les poids (Il pose un poids dans le plateau du positif, le fléau reste désespérément penché vers le négatif) Je m'en doutais : il faudra boire le calice jusqu'à la lie!
- Lilith : C'est ridicule. Un de Chavignac ne s'abaissera pas à jouer cette comédie humiliante.
- Pierre : Les humbles auront la meilleure place dans le royaume des Cieux.
- Aurélien : Je peux aussi jouer sur l'autre tableau : le rire.
- Pierre : En complément, seulement en complément. Il faut reconnaître que les enterrements sont tellement sinistres! Et pourtant si les gens savaient!... Je vous laisse entre les mains du Tentateur. A bientôt ou...à jamais! (Il sort; un temps)
- Aurélien : (récitant lentement) : "Ce que j'ai accompli dans ma vie, ce n'est pas pour les humbles ni contre les injustices que je l'ai fait. C'était pour satisfaire mon orgueil". C'est dur d'entendre cela.

- Lilith : Plus dur encore de l'écrire. Et faux. Vous allez publier un faux.
- Aurélien : Pas vraiment non. On dirait qu'un voile tombe et que le film de mes aventures perd ses couleurs séduisantes mais artificielles. (Il se dresse sur son séant) Maintenant, tout est en noir et blanc avec les contours nets de la lucidité et il me semble que le noir domine, noir de fatuité avide de regards, de regards de femme surtout, noir de la sotte vanité qui me montrait par le truchement de mon miroir l'image du héros généreux que je ne suis pas, noir encore de la colère qui m'habitait, que je croyais sacrée et qui était la même que celle qui m'ervahissait lorsqu'une femme me résistait ou que le vin servi à table était éventé. Les personnages rapetissent, ils ne prennent plus qu'une place dérisoire que le décor grignote encore. Le décor! Ah! Pierre avait raison. Je ne suis qu'un comédien qui a porté le plus trompeur des masques : la générosité pour récolter sa moisson d'applaudissements. Est-ce qu'il me reste le temps de me débarrasser de l'écorce, de remplacer l'orgueil par l'humilité, la colère par la patience, de porter sur l'autre un regard pour lui tout seul? Une vie de trappiste ou de clarisse n'y suffit pas souvent et il m'est demandé de le faire en quelques jours.
(Un temps, il se recouche)
C'est en présence d'un bien curieux confesseur que j'ai vidé une partie du sac.
- Lilith : A votre service, Monsieur.
- Aurélien : Alors Tentateur...
- Lilith : Je vous écoute, Monsieur.
- Aurélien : Qu'allez-vous tenter?
- Lilith : Moi? Rien. Je reste sans voix.
- Aurélien (saisissant une bouteille qui n'est pas tout à fait vide) : Un petit coup de rouge vous la rendra... peut-être!
- Lilith : Vous oubliez que nous sommes de purs esprits, sans organe des sens!
- Aurélien : Celui d'en Haut a expliqué que les sensations surgissaient de l'intérieur...
- Lilith : C'est... une exclusivité.
- Aurélien : Vous vous êtes bien gardé de me signaler qu'en Bas vous en étiez privé?
- Lilith : Vous avez déjà vu un camelot déballer devant ses clients les inconvénients de sa râpe à fruits ou de son élixir universel?
- Aurélien : Et l'honnêteté intellectuelle, Monsieur?
- Lilith : Vous oubliez à qui vous vous adressez, Monsieur.
- Aurélien : C'est vrai. Et vous voudriez que je fréquente des gens sans honneur?
- Lilith : Moi, je ne veux rien du tout. Je suis là pour vous présenter ma documentation. (Il prend sa serviette) Si vous le désirez, naturellement.
- Aurélien (ironique) : Je suis impatient d'être informé.
- Lilith : C'est une documentation sans images, mais non sans texte. Celui-ci vous conte par le menu que le vice est plus passionnant que la vertu, ce dont vous conviendrez aisément avec nous en observant l'engouement qu'il suscite chez la plupart de vos contemporains alors que la vertu, malgré les objurgations et remontrances des prêcheurs, ne rencontre qu'indifférence ou adhésion sans enthousiasme et souvent sans persévérance. Evidemment, je ne parle pas des vieillards que l'odeur de la mort toute proche anime d'un zèle aussi subit qu'empressé et qui préparent par l'abstinence de tous les plaisirs un au-delà qui en sera dépourvu tout autant.
- Aurélien : Voudriez-vous insinuer qu'on s'ennuie dans le royaume d'en Haut?
- Lilith : Je n'insinue rien, je n'y suis jamais allé évidemment. Je dis simplement que c'est le royaume de la vertu. Rien de plus.
- Aurélien : Pierre, le portier, qui vient de nous quitter, est un homme...
- Lilith : ...pardon! un élu!
- Aurélien : ...un élu plutôt jovial, accueillant...

Lilith : Les strates d'éternité prévues pour vos contemporains sont aussi vides que vos églises. Pierrot a tout intérêt à présenter une façade séduisante, ce qu'il fait d'ailleurs avec trente-deux dents éblouissantes et un professionnalisme alimenté par près de deux millénaires d'expérience. N'empêche! S'il vous prend l'idée saugrenue de ne pas nous rejoindre, vous allez vous sentir bien seul là-haut.

Aurélien : Vous allez finir par me faire regretter de mourir!

Lilith : Et vous n'avez pas connu le paradis terrestre!...

Aurélien : Heureusement!

Lilith : Pourquoi?

Aurélien : Je n'aurais pas aimé m'appeler Adam.

Lilith : Je dois rire?

Aurélien : Faites ce que vous voulez.

Lilith : Je vous montre la suite de notre campagne publicitaire?

Aurélien : Publicité mensongère, comme toutes les publicités.

Lilith : Ne jugez pas avant d'avoir lu.

Aurélien : Vous oubliez que vous êtes le prince du mensonge!

Lilith : Mais je suis sérieux tandis que l'autre avec ses boutades...

Aurélien : ...est plus sérieux dans le fond. Et il est bougrement temps que je m'intéresse davantage au fond qu'à la forme. Je ne vous retiens pas.

Lilith : Comme il vous plaira. (Il disparaît- Noir sur scène puis on devine une main qui allume une veilleuse de nuit)

Valérie : Monsieur, ne vous agitez pas ainsi (Elle lui tamponne le front avec un mouchoir) Vous êtes couvert de transpiration.

Aurélien : Quand vous êtes entrée, Valérie, vous n'avez pas vu sortir un homme en blanc?

Valérie : Un homme en blanc?

Aurélien : Lilith.

Valérie : Qui est-ce?

Aurélien : Le Diable.

Valérie (ton abêti) : Allons! Recouchons-nous. La fièvre nous fait déraisonner.

A moins que ce soit le Pommard qui nous remonte à la tête.

Aurélien : A la vôtre peut-être. Bon, allez me chercher de quoi écrire.

Valérie : A minuit? Vous attendrez bien demain matin. (Elle le borde) Bonsoir.

Aurélien (se redresse) : C'est un ordre.

Valérie : Bon. Ne vous fâchez pas.

Aurélien : Mais...je ne me fâche pas. (Tout miel) Ma petite Valérie, voulez-vous bien m'apporter le papier à lettre et le stylo qui se trouvent là dans le secrétaire, s'il vous plaît?

Valérie (surprise) : Tout de suite, Monsieur.

Aurélien (tout sourire) : Vous êtes un ange, ma petite Valérie. (Elle se dirige vers le secrétaire) Saint Pierre, ne comptez que le deuxième temps! Le premier était un temps pour rien. (Retour de Valérie) Ecrivez.

"Ce que j'ai accompli dans ma vie, ce n'est pas pour les humbles ni contre les injustices que je l'ai fait. C'était pour satisfaire mon orgueil."

Valérie : Je dois écrire ça?

Aurélien : Je vous le demande.

Valérie : Mais c'est faux...enfin en partie!

Aurélien : Un excès d'orgueil exige un excès d'humilité.

Valérie : Je peux faire une suggestion?

Aurélien : Dites toujours.

Valérie : "Ce que j'ai accompli dans ma vie, ce n'est pas SEULEMENT pour les humbles et contre les injustices que je l'ai fait. C'était AUCUN pour satisfaire mon orgueil."

Aurélien : Vous trouvez que la formule est plus juste?
 Valérie : Sans doute.
 Aurélien : Moins blessante pour moi.
 Valérie : Plus supportable.
 Aurélien : Moi aussi.
 Valérie : Donc je peux ajouter...
 Aurélien : Non.
 Valérie : Pourquoi?
 Aurélien : Parce que je l'ai déjà proposée et elle a été refusée.
 Valérie : Vous l'avez proposée à qui?
 Aurélien : A saint Pierre.
 Valérie (qui répète machinalement sans comprendre) : A saint Pierre!
 Aurélien : Oui, le plateau de la balance a penché vers le royaume d'en Bas!
 Valérie : Quelle folle histoire me racontez-vous là! (Elle s'assied sur le lit).
 Aurélien : Et à la grande satisfaction de Lilith d'ailleurs... Vous ne vous sentez pas bien,
 Valérie?
 Valérie : Ca... ça va passer, monsieur, enfin je l'espère! (Bas) Et on dit que la nuit porte
 conseil!
 Aurélien : Bien, dès demain matin, vous envoyez cela aux principaux quotidiens
 avec demande expresse de le faire paraître dans leur édition qui précède
 le week-end.
 Valérie : Mais c'est l'édition qui touche le plus grand nombre de lecteurs.
 Aurélien : Tant mieux. Plus mon orgueil sera bafoué, plus j'aurai de chance d'entrer
 dans la bulle de base du royaume d'en Haut.
 Valérie : Quelle bulle de base? Vous êtes vraiment réveillé, Monsieur?
 Aurélien : Comme en plein jour.
 Valérie : Mais vous allez recevoir des centaines de lettres d'injures!
 Aurélien : Ce n'est pas grave : je ne serai plus là pour les lire.
 Maintenant vous allez prendre note de mes rendez-vous!
 Valérie : Mais, Monsieur, vous n'êtes pas en état de...
 Aurélien (calme mais ferme) Ecrivez. Nous sommes mardi, le courrier atteindra
 chaque destinataire avant la fin de la semaine. Et moi, j'espère bien
 vivre jusqu'à lundi prochain. Donc lundi, visite de mes "héritables" par
 famille, de cinq en cinq minutes à partir de neuf heures du matin, puis
 de mes enfants naturels, en bloc, ce sera plus pratique. Vous avertirez
 le notaire ensuite; comme il n'est pas très drôle, vous y ajouterez
 le docteur Maistriaux. Alors, Valérie, voici comment nous allons procéder.
 Je vous demande une discrétion totale... (La suite se perd dans la musique
 céleste qui accompagne la tombée inopportune du...)

RIDEAU

Acte III

Vendredi matin, vers onze heures. Aurélien est dans son lit, le cornet du téléphone
 à l'oreille. Il est pâle mais semble avoir conservé un moral de battant. Sur la table de
 nuit, les bouteilles de vin ont définitivement remplacé les médicaments.

Aurélien : Quatre poignées, oui, pour mes quatre mousquetaires. Je m'en fiche du
 revêtement intérieur, Joël, à condition que ce soit sobre. Prévois deux
 mètres dix, j'aime avoir mes aises. Je sais bien que je n'en profiterai
 pas quand je serai dedans. Mais ce que j'imaginerai avant, ça compte,
 non? Ca va monter jusqu'à combien, tout cela?... Eh bien, ce n'est pas

donné, mon petit vieux, vous nous enterrez d'abord et votre facture nous assassine ensuite. C'est la mort à l'envers, ça! Evidemment, il n'y a pas de période de solde dans la profession. Bon, je vais t'envoyer un chèque en même temps que le faire-part de décès... Pourquoi? Parce qu'après, les corbeaux se disputeront mes restes. Aucune présomption, non... La Faculté supervise, je décline doucement, sans à-coups... Deux crises d'épilepsie, oui, ça suit son cours. Je devrais partir mardi si tout va bien, en tout cas c'est la date que j'ai mise sur quelques épreuves de faire-part. L'imprimeur peut encore changer au cas où je m'aviserai de faire des caprices.

Valérie (entre) : Monsieur! ... Oh! pardon!

Aurélien : Je te laisse, Joël, mon garde-chiourme vient d'entrer...

Valérie : Oh! monsieur!...

Aurélien : Fais pour le mieux... Au revoir. (Il dépose le cornet) Qu'est-ce que c'est, Valérie?

Valérie : Un monsieur qui a remis ce message sous la porte...

Aurélien : Et vous vous êtes permis de l'ouvrir!

Valérie : Il n'était pas fermé.

Aurélien : Alors, lisez.

Valérie : Merci pour votre intervention parfaitement réussie. Le rapport de l'inspecteur était trop élogieux. Je n'ai qu'un regret : je n'étais pas présent lorsqu'il l'a montré à mon directeur. Soyez assuré de toute ma reconnaissance et de toute mon admiration.

Aurélien : Ça y est, je suis payé.

Valérie : Oui, il y avait un chèque avec la lettre.

Aurélien : Ce n'est pas ce que je veux dire : il aurait été préférable que ce monsieur ne me remercie pas.

Valérie : La reconnaissance est un devoir.

Aurélien : ...ou que vous ne m'avez pas lu la lettre.

Valérie : C'est vous qui l'avez demandé.

Aurélien : J'ai perdu le bénéfice de l'acte désintéressé.

Valérie : Désintéressé, désintéressé (Elle parcourt le chèque)... pour un montant de deux mille quatre cents francs tout de même.

Aurélien : Ce n'est pas important, l'argent! Ce qui pèse dans la balance, c'est l'orgueil. Je ne veux plus qu'on chatouille mon orgueil.

Valérie : Je peux compenser en priant pour vous, si vous voulez. J'ai retrouvé mon vieux missel qu'on m'avait offert pour ma communion solennelle. Il y a tout plein de prières dedans.

Aurélien : C'est cela, Valérie, priez.

Valérie (se préparant à sortir) : Et votre dernière farce, Monsieur, vous commencez à y penser?

Aurélien : J'y pense, Valérie, j'y pense. Une nouvelle fleur qui me pousse dans la tête depuis une minute à peine..

Valérie : Et où irez-vous chercher vos victimes, Monsieur?... Dans l'industrie?

Aurélien : Plus haut, Valérie!

Valérie : Dans l'armée!

Aurélien : Encore plus haut.

Valérie : Vous n'allez pas renverser le gouvernement tout de même?

Aurélien : Il n'a pas besoin de moi pour cela! Je vise plus haut encore.

Valérie : Alors je ne vois pas, Monsieur!

Aurélien : Ça ne m'étonne pas. C'est invisible.

Valérie : Vous ne voulez pas dire...(Elle montre le Ciel)

Aurélien : Si.

Valérie : Mon Dieu!...

Aurélien : Vous y êtes! (Elle sort) Valérie!

- Valérie : Oui, Monsieur!
- Aurélien : Anne Gardon va arriver d'un moment à l'autre. Faites-la entrer immédiatement.
- Valérie : J'espère qu'elle ne va pas vous fatiguer, Monsieur!
- Aurélien : Elle ne me fatigue jamais. Au contraire!
- Valérie (air entendu) : Je me comprends. (Sonnerie à la porte d'entrée)
- Aurélien : Quand on parle de la louve... Eh bien! qu'est-ce que vous attendez, Valérie?
- Valérie : Tout de suite, Monsieur! (Elle va ouvrir : entre une femme jeune encore, visage et corps intéressants)
- Anne : Comment va-t-il?
- Valérie : Il est épuisé. (Anne se précipite) Du calme. (Elle entre dans la chambre) (Mouvement d'impuissance de Valérie qui sort)
- Anne : Mon chéril! (Elle l'embrasse) Je rentre à l'instant de Tchétchénie. Ma première visite est pour toi. Comment te sens-tu?
- Aurélien : Bien puisque tu es là.
- Anne : Mon intrépide petit baron. Qu'est-ce que je vois là? (Elle montre les bouteilles de vin)
- Aurélien : La dernière cigarette du condamné! Sans nicotine et avec alcool.
- Anne : Mais c'est interdit.
- Aurélien : Je ne suis plus malade.
- Anne : Qu'est-ce que tu dis?
- Aurélien : Je suis mourant.
- Anne : Je t'en prie, Aurélien. Tu n'es pas drôle.
- Aurélien : La Faculté a abdiqué. Je suis entre les mains de Dieu qui m'a délégué son saint portier (il prend en main la bulle représentant la Vierge de Lourdes) Celui-ci ne m'a pas interdit l'alcool. Je te sers à boire?
- Anne : Aurélien!
- Aurélien : Tu ne refuseras pas de trinquer une dernière fois avec moi. (Elle se laisse convaincre)
- Anne : Je vais servir! (Ce qu'elle fait) A nous.
- Aurélien : A nous (Ils boivent) Comment vont les Tchétchènes?
- Anne : Ils meurent.
- Aurélien : Eux aussi!
- Anne : Depuis de longs mois. J'ai eu le temps de te préparer ton journal parlé. Une sélection roborative. (Elle place une cassette dans le magnétophone)
- Aurélien : Tu es adorable.
- Anne (voix dans le magnétophone) : Le journal parlé de la fantaisie et du bonheur. Il fera beau dans la partie nord de la France et la Belgique, un temps idéal pour aller découvrir les premiers bourgeons. A Lyon, un SDF a trouvé par terre un billet du Lotto abandonné par un myope; en effet après vérification dans un quotidien, il s'agissait d'un numéro gagnant. Avec les deux millions empochés, le SDF n'a plus de souci à se faire, l'impôt l'ayant ponctionné de trois cent mille francs pour fêter sa sortie de marginalité. A Lille, un banquier a été enfermé dans le coffre de sa voiture par un malfrat qui a fait le tour des distributeurs de la ville. Le banquier s'est vu délester d'une bonne partie de son compte mais, maigre consolation, a pu récupérer le double des clés de sa voiture, coincé entre sa roue de secours et son matériel de dépannage. Prochain journal demain à la même heure.
- Aurélien : C'est tout?
- Anne : Hélas! l'actualité joviale n'est pas à la hauteur du printemps. (Elle enlève la cassette du magnétophone) C'est tout ce que j'ai trouvé. Et ce n'est pas faute d'avoir cherché : j'ai ingurgité le Quotidien des Lecteurs, la Chronique du soir et la Libre Information. Des guerres en

pagaille, des crimes, des malversations, des faillites. Et ça... (Elle lui présente une coupure de journal) qui m'a fait pleurer.

Aurélien : Mon faire-part de décès... anticipé.

Anne : Avec une vilaine faute de frappe.

Aurélien : Ils se sont trompés de date. Sacrebleu! je meurs demain. C'est contrariant. On ne peut vraiment faire confiance à personne. Je vais me permettre de te demander un service. Téléphone-leur en les priant de rectifier dans la prochaine édition. Dis-leur que je ne suis pas content. (Il rit)

Anne : Tu as de ces délicatesses!

Aurélien : Si je le fais moi-même, je crains de céder à l'emportement ce que saint Pierre débitera de mes mérites d'ici-bas.

Anne (souriant timidement) : Tu n'as jamais pu rien faire comme les autres. Envoyer son faire-part de décès à l'avance! Tu es complètement fou, mon pauvre Aurélien!

Aurélien : C'est ma façon à moi de conjurer la peur de la mort. En la rendant complice de mes farces, je la sens plus proche, moins inquiétante.

Anne : Tu as très peur de la mort?

Aurélien : Naturellement.

Anne : Et tu ris? Et tu continues à t'amuser comme un enfant?

Aurélien : J'ai peur et je ris. C'est bien pour cela que tu m'aimes, petite perle de bonheur! (Tendrement) Raconte. Qu'est-ce que tu vas faire sans moi?

Anne (se glisse dans ses bras) : Rien. Qu'est-ce que je suis sans toi?

Aurélien : Une excellente journaliste et une petite femme que la tristesse de me perdre rend encore plus excitante. (Geste significatif)

Anne : Aurélien, tu oublies que tu n'es pas en état...

Aurélien : Saint Pierre ne m'a pas interdit de jouir...

Anne : Aurélien!

Aurélien : ...de jouir du plus merveilleux plaisir de la vie!

Anne (se débat) : Enfin, Aurélien, tu ne pourrais pas... (La lumière décroît)

Aurélien : Si tu m'en empêches, non! Tu aurais le cœur de m'en empêcher?

Anne : Ce n'est pas ça mais...

Aurélien : Non, n'est-ce pas? (Noir progressif sur scène)

Anne : Si.

Aurélien : Non.

Anne : Non.

RIDEAU

ACTE IV

Lundi matin. La chambre est éclairée par deux grands candélabres placés au pied du lit. Aurélien repose, très pâle, les mains posées sur les draps, un grand chapelet noir placé entre les doigts. Valérie apparaît à la porte d'entrée, tenant en main un mouchoir dont elle se tamponne les yeux de temps à autre. Derrière elle, un homme et une femme de cinquante ans.

Valérie : Il a passé au milieu de la nuit. (Elle les débarrasse de leurs imperméables)

Berthe : Il a beaucoup souffert?

Valérie : Non, il s'est endormi comme chaque soir. A partir de minuit, il a commencé à délirer. Il vous a appelés, vous, ses cousins préférés.

(Ils entrent dans la chambre) Il est toujours aussi beau, vous ne trouvez pas?

Berthe : Il est magnifique.

Valérie : Je vous laisse quelques minutes avec lui. (Elle sort)

Berthe (s'approche) : La bouche amère des Chavignac. Elle se creuse avec la mort.
Tu te souviens du cousin Antoine-Ferdinand décédé l'an dernier :
c'était la même. Mais celui-ci est moins beau. Il en a fait tellement
dans sa garce de vie. Tous ses vices sont remontés à la surface, dirait-on!

Philibert : Il s'est amusé lui au moins!

Berthe : Il ne s'amuse plus maintenant. (Un temps) Tu crois qu'il ne nous a pas
oubliés dans son testament?

Aurélien : (On entend une voix enregistrée) : Pas un sou.

Berthe : Qu'est-ce que tu dis, Philibert?

Philibert : Moi, je n'ai rien dit.

Berthe : Là, tout de suite. Tu as parlé?

Philibert : Non, mais j'ai entendu. (Il cherche partout dans la chambre, s'arrête
devant le matériel électrique qui encombre l'une des deux tables de nuit)

Aurélien (voix enregistrée) : Je ne suis pas là, je suis dans l'au-delà.

Berthe : Ah! (Elle recule vers la porte) Philibert, j'ai peur! Allons-nous-en.

Philibert (qui sort le premier) : Mais je suis là, Berthe!

Aurélien (voix enregistrée, sépulcrale sortant du haut-parleur placé dans l'antichambre)
Je suis dans le royaume d'en Bas et je vous y attends.

(Berthe et Philibert décrochent leurs imperméables en toute hâte)

Berthe : C'est le diable, le diable!

Valérie (entrant) : Où courez-vous comme ça?

Berthe : C'est le diable! (Elle se signe; ils disparaissent)

Valérie (entrant dans la chambre et s'esclaffant) : Monsieur...Monsieur, ils courent
encore, je crois! (Elle s'approche d'Aurélien toujours immobile et est prise d'un
doute...mortel)

Aurélien (se redressant brusquement) : C'est le diable!

Valérie : Aah!...vous avez failli me faire mourir!

Aurélien (riant) : Vous ne pouvez pas imaginer, Valérie, ce que c'est amusant de
faire le mort! (Il sort un petit enregistreur caché sous les draps)

Valérie : Votre maquillage s'est mis à couler, Monsieur! (Elle prend une boîte camouflée
sous le lit) Je vais vous refaire...une laideur! (Elle effectue quelques retouches)

Aurélien : Où en sommes-nous, Valérie?

Valérie (sort une liste de sa poche) : A neuf heures, le cousin Nicolas Emmanuel :
devait vous rendre un dernier hommage : excusé.

Aurélien : Inexcusable. Éliminé.

Valérie (continue) : La branche poitevine de monsieur est passée à neuf heures dix!

Aurélien : Pas drôle du tout. Ils ont récité la prière des morts. Vous les barrez.

Valérie : La nièce Aurélie à neuf heures vingt!

Aurélien : Chère petite! Très proche de moi...en ce qui concerne le prénom.
Trop proche quand elle s'est penchée sur moi pour m'embrasser.
Elle sentait le mauvais parfum et j'ai failli éternuer. Éliminée.

Valérie : Les Saint-Phalle-de Chavignac à neuf heures trente.

Aurélien : Trop bruyants, on se serait crus au marché. Manque de respect :
Vous barrez.

Valérie : Le cousin Philibert et la cousine Berthe qui viennent de s'enfuir.

Aurélien : Sans commentaires.

Valérie : La cousine Olga et le cousin Ferdinand : j'ai reçu un télégramme :
Ferdinand est alité.

Aurélien : Ferdinand est malade à chaque enterrement. C'est sa façon à lui
de se rapprocher du défunt : il se met au lit. Il faut dire que son
avarice ne le cède en rien à celle de sa femme et il n'hésite jamais
à faire l'économie de deux billets de chemins de fer.

Valérie : Il vous reste deux petites nièces, Monsieur : Anastasie et Félicienne

avant la visite de vos enfants naturels.

Aurélien : Deux écervelées assez insupportables. Je vais les recevoir à ma façon. Vous fermerez la porte de ma chambre à clef dès qu'elles seront entrées. (Il avance la bande enregistrée et replace le magnétophone sous ses draps)

Valérie : Comme vous voudrez, Monsieur. Elles attendent dans le salon. Qu'est-ce que je fais?

Aurélien : Faites-les entrer. (Il reprend son immobilité cadavérique)

Valérie : Si je ne venais pas à l'instant de refaire votre maquillage!... Br!... j'en ai froid dans le dos. (Les yeux d'Aurélien sont grands ouverts, leur fixité inquiète Valérie qui approche de la bouche du baron la sphère de la Grotte miraculeuse : elle enlève non sans soulagement la vapeur provoquée par la respiration d'Aurélien) Ouf! (Elle fait un pas vers la sortie puis se ravise et vient lui fermer les yeux) Dormez, je le veux. (Elle sort sur la pointe des pieds; un temps; elle réapparaît, précédant deux adolescentes de seize ans environ) Entrez. (Anastasia et Félicienne répriment difficilement un fou rire qui a dû les gagner au salon; elles entrent; Valérie ferme la porte à clef et sort; à peine entrées, elles éclatent de rire)

Anastasia (entre deux hoquets) : Ce n'est pas bien de rire devant un mort.

Félicienne : Pourquoi? Il nous entend, tu crois? (Rires)

Anastasia : Non, naturellement.

(On entend un rire enregistré, furtif)

Félicienne : Qu'est-ce que c'est?

Anastasia : C'est lui qui a ri. Regarde sa bouche : elle a changé. (En effet, la bouche d'Aurélien rit, découvrant ses dents)

Félicienne : Tu es trop d'imagination, Anastasia.

Anastasia : Je te dis que sa bouche était fermée quand on est entrées.

Félicienne : Ça arrive. L'oncle Antoine-Ferdinand qu'on a enterré l'an dernier! Eh bien! lui, ce sont les mains qui se sont ouvertes!

Anastasia : Regarde, Félicienne; sa bouche est à nouveau fermée.

Félicienne : Anastasia, je ne resterai pas une seconde de plus dans cette chambre.

Anastasia : Félicienne, ses yeux!

Félicienne : Qu'est-ce qu'ils ont, ses yeux?

Anastasia : Ils nous regardent.

Félicienne : Tirons-nous d'ici. Anastasia!

Anastasia : Qu'est-ce qu'il y a?

Félicienne : Je n'arrive pas à ouvrir la porte. On dirait qu'elle est fermée à clef ou au moyen d'un verrou.

Anastasia : Oh! Félicienne, je n'aime pas ça du tout. (Elles essaient en vain d'ouvrir la porte)

Félicienne : L'oncle Aurélien était un formidable farceur. Peut-être qu'il continue!

Anastasia : Pourquoi nous a-t-il choisies comme victimes?

Félicienne : Peut-être parce qu'on riait quand on est entrées

Anastasia : Je te l'avais bien dit que ce n'était pas très respectueux pour le mort.

Félicienne : Ne fais pas la Sainte Nitouche, tu riais aussi.

Anastasia : On ne va pas se disputer. Si on appelait à l'aide!

Félicienne : Ce serait bizarre dans une chambre mortuaire. Il fait si calme ici!

Anastasia : Et puis on ne sait jamais : ça pourrait le ...

Félicienne : Ça pourrait le réveiller, c'est ça que tu voulais dire?

Anastasia : Oui. C'est idiot.

Félicienne : Frappons à la porte, ce sera plus discret! (Ce qu'elles font)

Anastasia : Je sens la panique qui monte, Félicienne!

Félicienne : Je vais crier, Anastasia.

- Anastasie : Si je ne suis pas aux toilettes dans une minute, je...je ne répons plus de rien!
- Aurélien (voix dans le haut-parleur) : Valérie, venez ouvrir à mes deux petites nièces.
- Anastasie : Mon Dieu!
- Félicienne : Si on priait...
- Anastasie : Prier qui?...
- Félicienne : Je ne sais pas, moi... L'oncle Aurélien!
- Anastasie : Je n'en peux plus...Au secours! Je veux sortir, je veux sortir (La porte s'ouvre enfin)
- Valérie : Eh bien! que se passe-t-il?
- Anastasie : Le mort...
- Félicienne : ...il est vivant...
- Anastasie : Il a ouvert les yeux!
- Félicienne : Il a ouvert la bouche!
- Anastasie : Il a parlé.
- Valérie : Du calme, Mesdemoiselles!
- Félicienne : Il nous avait enfermées dans sa chambre, j'en suis sûre!
(Anastasie est sortie en hâte)
- Valérie (entre dans la chambre, suivie de Félicienne) : Regardez-le ; il est aussi serein dans la mort que dans la vie.
- Félicienne : Je ne reste pas ici une seconde de plus parce que...parce que j'ai peur de devenir folle.
(Elle sort en courant)
- Valérie : Monsieur, je crois que vous y avez été un peu fort.
- Aurélien (qui se relève) : Pas du tout. Ces mijaurées avaient besoin d'une bonne leçon : c'est fait. Finissons-en, Valérie, je commence à souffrir de crampes.
- Valérie : Les enfants naturels de Monsieur viennent d'arriver dans le salon. Il manque vos trois aînés et le cadet.
- Aurélien : Passe pour le cadet qui a quatre ans. Mais Maurice et Julien! Ah! ils me font vraiment de la peine! Des études universitaires à Cambridge que je leur ai offertes, Valérie!
- Valérie : Ca ne suffit pas, Monsieur!
- Aurélien : Vous trouvez?
- Valérie : Ils ont aussi besoin d'amour! L'argent ne compense pas l'absence d'un père, vous l'imaginez bien!
- Aurélien : Comment aurais-je fait? J'en ai à Londres, à Bruxelles, à Nice, à Libreville, à Madrid, à Lisbonne. Je n'allais pas passer ma vie en avion et je n'ai pas hélas! le don d'ubiquité.
- Valérie : J'ai toujours pensé que Monsieur se dispersait un peu trop.
- Aurélien : Vous avez l'humeur moralisatrice ce matin. Je trouve cela assez désagréable. Rompez, Valérie, rompez et envoyez-moi ma progéniture.
- Valérie : Bien, Monsieur (Elle sort; Aurélien se recouche et reprend la pose; elle revient très vite, suivie d'une douzaine d'enfants de seize à cinq ans qui remplissent la chambre; ils semblent étonnés d'être là)
- Gaétan (5 ans) : Qu'est-ce qu'on doit faire?
- Jane : What do you say?
- Gaétan (s'adressant à un autre enfant) : Qu'est-ce qu'on doit faire?
- José : Não entendo.
- Sophie (qui se place derrière Gaétan) : Il faut prier.
- Gaétan : Qu'est-ce que c'est, prier?
- Sophie : Tu penses à papa et tu demandes à Dieu de lui pardonner ses péchés.
- Gaétan : Qu'est-ce que c'est "des péchés"?
- Sophie : Je t'expliquerai plus tard. Tais-toi. (Un temps)

Gaétan : C'est un vieux papa. Plus vieux que grand-père.
 Sophie : Chut!
 Gaétan (s'approche d'Aurélien) : Sophie, comment ça se fait qu'une larme coule le long de son nez?
 Sophie : Ne dis pas de bêtises, Gaétan... et tais-toi.
 Gaétan : Il nous fait peut-être une farce?
 Sophie : Tu es vraiment stupide.
 (Sophie va le rechercher et le maintient devant elle, ses mains posées sur la bouche de Gaétan; Valérie réapparaît)
 Valérie : Venez, mes enfants, il est très fatigué... je veux dire il a beaucoup souffert et... il est temps pour vous de... Bon, on y va? On vous attend dans le salon.
 (Ils sortent l'un après l'autre, en bon ordre)
 Aurélien (s'assied dans son lit, visiblement déconcerté et érnü; il prend un mouchoir sous un oreiller et se mouche)
 Valérie (entre dans la chambre et se rend compte du désarroi d'Aurélien)
 Alors, Monsieur, c'est toujours aussi amusant de faire le mort?
 Aurélien : J'ai bien cru que j'allais craquer. Ils sont adorables, ces petits!
 Valérie : Si vous les aviez vus dans le salon, vous changeriez peut-être d'avis!
 Aurélien : Ici, ils ont été parfaits.
 Valérie : Quand la mort plane, l'enfant se terre. (On sonne à la porte d'entrée)
 Aurélien : Qu'est-ce que c'est?
 Valérie : Un dicton à moi. (Valérie va ouvrir; entre le docteur Maistriaux)
 Albert : Je n'y comprends rien. (Il porte sous le bras une grande enveloppe brune)
 Valérie : Qu'est-ce qui se passe?
 Albert (qui est entré dans la chambre) Aurélien, je n'y comprends rien. Mais tu as une mine épouvantable!
 Aurélien : Un fond de teint blanc. Je faisais le mort.
 Albert (ouvrant l'enveloppe) Je n'y comprends rien.
 Aurélien : Tu l'as déjà dit.
 Albert : Ton dernier encéphalogramme!...
 Valérie : Et alors?
 Albert : Plus rien.
 Aurélien : Plus de fleur?
 Albert : Plus rien.
 Aurélien : Mon engrais ne convient pas à la fleur de mort.
 Albert : Plus rien.
 Aurélien : C'est la nouvelle fleur qui a tué l'autre.
 Valérie : Quelle fleur?
 Aurélien : La fleur de vie, Valérie.
 Albert : Je ne voulais pas y croire. J'ai interrogé au labo, je leur ai demandé s'ils ne s'étaient pas trompés de protocole. Ca arrive parfois. Négatif.
 Aurélien : Ca n'a pas l'air de te faire plaisir?
 Albert : Si, si.
 Valérie : Mes prières ont été exaucées.
 Aurélien : Ou les miennes?
 Albert (prenant en main la Vierge de Lourdes) : Tu l'as priée?
 Aurélien : Non. J'ai le sens de la famille, moi. J'ai prié un aïeul qui a failli être Roi. Il était très pieux, trop peut-être pour gouverner. Je lui ai demandé de me prolonger en échange de quoi je ferais avancer son procès en béatification. Il a l'air d'y tenir à son procès, l'ancêtre! Autant que moi à la vie. Tu le vois : simple échange de bons procédés.
 Albert : C'est renversant.

- Valérie : Vous permettez que je vous embrasse, Monsieur?
- Aurélien : Avec plaisir, Valérie. (Ils s'embrassent) Tu es tout pâle, Albert!
- Valérie : C'est vrai ça, Docteur!
- Aurélien : Tu ne vas pas tourner de l'oeil tout de même!
- Valérie : ...ou nous faire un infarctus!
- Aurélien : Ce serait un comble!
- Valérie : Surtout qu'on n'a plus de médicaments!
- Aurélien : Heureusement. Il m'envoyait à la mort avec la complicité du pharmacien.
- Albert : Ne dis pas de bêtises, Aurélien! (Aurélien se lève et enfle une robe de chambre)
- Aurélien : Grâce à Dieu, je l'ai compris à temps. J'ai remplacé les pilules par le bourgogne et le bordeaux. Allez! Le coup de l'étrier, toubib! Ca te remettra des bonnes nouvelles que tu m'as apportées! Valérie, voulez-vous faire le service, mon petit? Une bouteille de la dernière caisse qu'on m'a livrée hier.
(Valérie sort)
- Albert : C'est incompréhensible. Ca défie l'entendement.
- Aurélien : Pas du tout. Ca prouve tout simplement que l'amour de la vie peut être plus fort que la mort. Tu sais, mon cher Albert, je l'ai sentie arriver la résurrection, je l'ai sentie pousser, cette autre fleur. C'était une sorte de douce violence qui s'est peu à peu emparée de mon corps tout entier et je me suis dit que j'étais en train de faire un pied de nez magistral à la science médicale, à mes héritiers avides, à saint Pierre et à Satan, à tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, font commerce de la mort.
- Albert : Aurélien, je t'interdis...
- Aurélien : Toi aussi. C'est la peur de la mort qui nous conduit dans ton cabinet de consultation. Tu passes avant le boulanger et l'épicier. Quel serait ton sort, mon pauvre Albert, si les gens s'imaginaient que les maladies peuvent se guérir toutes seules?
- Albert : Mais elles ne se guérissent pas toutes seules, tu le sais bien.
- Aurélien : Je le sais et je me garderai de brocarder davantage ce qui m'a permis de te rencontrer, mon cher Albert et de t'apprécier.
- Albert : Tu te fiches de moi.
- Aurélien : Pas du tout.
- Valérie (qui est rentrée portant une bouteille et trois verres) : Juste retour des choses, Monsieur. On croit que vous plaisantez quand vous êtes sérieux.
- Aurélien : Pour être pris au sérieux, il faudra donc que je continue à plaisanter.
- Albert : Clos Vougeot 1982. Merveilleuse bouteille et merveilleuse attention.
Merci, Aurélien.
- Aurélien : Tu ne m'en veux pas?
- Albert : ...de quoi?
- Aurélien : De conserver ma cave aussi longtemps que la vie voudra bien de moi!
- Albert : Tu plaisantes?
- Aurélien : Tout comptes faits, tu y gagnes!
- Albert : Comment?
- Aurélien : Je reste ton patient, ton fonds de commerce, ton placement le plus sûr, ta vache à lait.
- Albert : Ton humour me fatigue.
- Aurélien : Il me permet tout de même de faire passer quelques vérités qui, sans lui, seraient insupportables.
(On sonne) Continuez de servir, Valérie, je vais aller ouvrir.
(Il regarde par le trou de la serrure et revient précipitamment) C'est Anne.
Je compte sur vous pour m'aider à la mystifier, je vais faire le mort et...
- Valérie et Albert : Ah! non.
- Aurélien : Pourquoi?
- Valérie : Quel malin plaisir pouvez-vous prendre à souffler le chaud et le froid?

Albert : La mort n'est pas une farce, Aurélien! (Deuxième coup de sonnette)

Valérie : Monsieur, ayez pitié de son angoisse, de son chagrin.

Aurélien : Je me rends à vos mauvaises raisons. Valérie, allez ouvrir mais laissez-moi lui annoncer ma résurrection. Et quand nous aurons trinqué, soyez charmants, quittez cette chambre. J'aimerais être seul avec elle quelques instants.
(Il se remet au lit, Valérie va ouvrir, elle revient dans la chambre, suivie d'Anne Gardon) Ma pauvre chérie, tu me vois en bien piteux état...

Valérie et Albert : Il est guéri.

Anne : Quoi!

Aurélien : Traîtres!

Albert : Un cerveau débarrassé de sa tumeur et qui a hélas! retrouvé toute sa malignité.

Aurélien : Tu exagères, Albert!

Anne : Ne me donnez pas un faux espoir! (Elle prend la main d'Aurélien)

Albert : Hélas! ce n'en est pas un! Il est à nouveau en état d'imaginer ses farces de mauvais goût et de répandre son humour d'encre. Je vous plains.

Anne (qui embrasse Aurélien) : Je tâcherai d'être forte!

Aurélien : Je t'y aiderai. Soyez gentille, Valérie, allez chercher un verre supplémentaire.

Anne : Ce n'est pas nécessaire, je boirai dans le tien.

Albert : A vos risques et périls! (Ils trinquent) Bien, j'ai des patients plus sérieux qui m'attendent. (Il prend congé) Je repasserai demain matin.

Valérie : J'ai des ordres à donner. Je repasserai dans une heure.

Anne : Personne ne vous chasse!

Aurélien : Si. Moi. (Ils sortent)

Anne : Tu n'as pas été très délicat, Aurélien.

Aurélien : Ils voulaient me laisser seul avec toi. Je n'allais pas leur refuser ce plaisir.

Anne : Manipulateur!

Aurélien : Amour de ma vie!

Anne : Intrigant!

Aurélien : Je t'aime.

Anne : Je te déteste.

Aurélien : Dis-le mieux que ça! (Ils s'embrassent)

Anne : Aurélien!

Aurélien : Quoi!

Anne : Le Quotidien des Lecteurs!

Aurélien : Eh bien!

Anne : Ils ont rectifié la date de ta mort. C'est pour mardi.

Aurélien (saisit le cornet du téléphone et compose un numéro) : Le Quotidien des Lecteurs?... Aurélien de Chavignac... Oui, je vous excuse : les temps sont trop durs pour que vous puissiez vous permettre d'engager un correcteur à temps plein... A votre tour de me pardonner : j'ai décidé de postposer ma mort... oui, je trouve assez inconvenant de mourir au printemps. Vous m'envoyez la facture?... J'en prévois le règlement post mortem, évidemment!... Au revoir, Monsieur!
(Anne rit) Comment veux-tu que je cesse mes plaisanteries quand elles sont récompensées par un rire aussi joli?

Anne : Ne cherche pas de lamentables excuses. Tu es un farceur né, il faut bien t'y résoudre.

Aurélien : J'ai fait un rêve très étrange. Saint Pierre et Satan vantaient les mérites respectifs de leur domaine dans l'au-delà. Et lorsque le saint a mis sur les plateaux de la balance mes mérites et mes fautes, c'est l'orgueil qui a pesé le plus lourd. J'ai eu la révélation que j'accomplissais des actions que je croyais méritoires uniquement par orgueil.

- Anne : Ca suffira pour mettre fin à tes farces?
- Aurélien : Non mais je m'abstiendrai de les signer.
- Anne : Qu'est-ce que ça changera? Tu crois qu'ils seront dupes là-haut?
- Aurélien : La vie est un jeu de dupes.
- Anne : Et notre amour?
- Aurélien : Il l'est encore. Peut-être qu'à la longue, j'accepterai que tu ne me considères pas comme le meilleur amant du monde. Ce jour-là, Anne, je crois que je t'aimerai vraiment. (Un temps) Tu sais pourquoi le vieux *ménageur* qui m'a élevé aimait tant la nature? Il avait une formule assez crue pour le dire, mais je la trouve intéressante : "Au fond d'un bois, je peux pisser contre un arbre, l'arbre ne me juge pas."
- Anne : Je dois déposer un article à mon journal; on se revoit demain? (Elle l'embrasse, se lève et se dirige vers la sortie) A demain. Et tiens-toi tranquille.
- Aurélien : Je me mets au lit et je dors.
- Anne : Tu es très beau quand tu dors. On dirait un enfant.
- Aurélien : Mais je suis un enfant. (Anne lui fait un petit signe de la main et sort; Aurélien se couche; le sommeil ne vient pas; le baron s'agite dans son lit, se tourne dans tous les sens, finit par décrocher le téléphone) Antoine?... Je ne suis pas mort, je ne meurs pas, mon décès est remis... sine die... Un miracle, je t'expliquerai plus tard... Merci... On va se rappeler à l'attention des autorités publiques. On frappe au Sénat vendredi. J'aurai l'ordre des interventions des sénateurs par mon ami de Wameffe... un programme alléchant : les espaces verts dans la capitale et l'incidence du transport des marchandises sur la circulation urbaine... je trousseurai un madrigal sur chaque sujet, mon cher Stirbois, avec la dose habituelle d'arsenic et sans dentelles... Impact assuré, la télévision retransmet... Je sais bien qu'ils interrompent la séance... Et alors! Ils ne sont plus de première jeunesse, les sénateurs! Le temps qu'ils se réveillent, qu'ils se mettent en branle, qu'ils rassemblent leurs vieux os, qu'ils connectent leurs cellules nerveuses, qu'ils lubrifient ce qu'il leur reste de muscles et qu'ils quittent l'hémicycle... ça fera une partie du message qui passera en direct... Pour les détails techniques, rendez-vous chez moi demain soir à vingt heures... avec les trois autres mousquetaires naturellement. On n'a pas fini de s'amuser, crois-moi... A demain, Antoine... (Il raccroche le téléphone et commence à s'habiller pendant que la lumière s'éteint lentement)

RIDEAU